

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 16 (1966)
Heft: 5

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ARCHIE J. BAHN : *The World's Living Religions*. New York, Dell Publishing Co., 1964, 349 p.

HISTOIRE
DES
RELIGIONS

L'auteur, qui se targue d'une attitude universaliste, passe en revue toutes les religions vivantes du globe, y compris l'humanisme moderne, désireux d'initier ses lecteurs à ce qui unit tous les hommes. Comme critère d'appréciation, il choisit la façon qu'a chaque religion de « dire OUI », c'est-à-dire d'accepter les choses telles qu'elles sont. On comprend qu'il éprouve quelque peine à appliquer ce critère équitablement à toutes les religions, et que finalement il y renonce sans expliquer pourquoi. Son livre nous laisse perplexe. Faut-il admirer la verve de l'auteur, son style captivant, à la portée de « l'homme de la rue », la présentation aérée assortie d'anecdotes personnelles dont une ou deux sont assez touchantes ? Faut-il se laisser entraîner par son optimisme ? Ou faut-il avouer qu'au contraire l'auteur ne laisse pas d'agacer son lecteur ? Par exemple, lorsqu'il affirme sans sourciller que le mot sémitique « El » (« dieu ») se retrouve dans nombre de noms propres et de noms communs, ainsi dans le nom du peuple d'Elam et de la ville de Jérus-al-em, sans oublier l'article arabe « el » et le mot anglais « oil » (« huile ») ? Ou encore lorsqu'il nous apprend que la première syllabe du mot grec « the-os » est identique à l'article anglais « the » et au substantif « thing » (« chose ») ? On reste pantois, se demandant quelle nouvelle vague de linguistique structurale aurait bien pu présider à de pareilles élucubrations. Le traitement infligé à plusieurs religions, l'Ancien Testament par exemple, est très cavalier, et de manière générale on constate une certaine partialité qui se manifeste jusque dans le nombre de pages réservées aux différentes religions : saint Augustin à lui seul occupe onze pages, l'Islam tout entier en reçoit exactement deux de plus, tandis que le Zen s'étale sur seize pages. On voit bien de quel côté le vent souffle aux Etats-Unis.

CARL A. KELLER.

P. BUIS et J. LECLERCQ : *Le Deutéronome*. Paris, Gabalda, 1963, 215 p.
Collection « Sources bibliques ».

SCIENCES
BIBLIQUES

Un excellent commentaire du Deutéronome. Par l'arrangement du texte commenté et du commentaire, il rappelle la collection allemande « Handbuch zum Alten Testament », éditée par O. Eissfeldt ; la traduction, accompagnée d'un apparat critique élémentaire, se trouve à gauche, en haut de la page ; les commentaires des diverses péripécies à gauche en bas, et à droite. La méthode adoptée par les auteurs paraît judicieuse. Les deux exégètes s'inspirent des résultats les plus récents de la critique historique et littéraire : ils tiennent compte des traités de vassalité qui servent à expliquer la forme du livre ; ils examinent le rôle joué par les sanctuaires et par l'enseignement des prêtres ; ils évoquent, à la suite de G. von Rad, les « prédications d'alliance » qui sont à l'origine de telle tournure, de tel détail ; ils acceptent l'hypothèse selon laquelle le Deutéronome « vient du royaume du Nord » (p. 11). Ils supposent que le Deutéronome primitif était l'œuvre d'un seul auteur, mais que sa découverte sous Josias a déclenché une importante activité littéraire qui est responsable d'un certain nombre d'additions. Selon les auteurs, plusieurs chapitres sont plus

anciens que le gros de l'ouvrage, par exemple le chapitre 32 qui est un « réquisitoire prophétique » rédigé en deux étapes avant le VI^e siècle, et le chapitre 33, l'œuvre d'un lévite des tribus centrales rédigée au XI^e siècle. Quant au Décalogue, les auteurs remarquent que « c'est de toute la sagesse orientale et spécialement égyptienne, que dépend le Décalogue, en même temps que des traditions nomades » (p. 65). — A l'occasion, cela va sans dire, le lecteur hésite à adopter sans autre telle affirmation. Ainsi, quand il constate que le Deutéronome est traité de « loi » (p. 5) et la partie centrale de « Code », bien qu'on insiste à juste titre sur le fait « que les lois deutéronomiques sont très riches sur le plan théologique, alors qu'elles sont d'une imprécision remarquable au point de vue juridique » (p. 98) : peut-on, dans ces conditions, encore parler de « Code » ? Ou encore, quand on veut rattacher certaines « lois » à des « alliances » historiques précises : celle de Moab, de Sichem, de Gilgal (p. 13, 99) — hypothèse intéressante mais par trop audacieuse. Enfin, le lecteur dissimule mal son ahurissement face à la déclaration qu'il lit à la page 11, comme quoi l'hébreu est « une langue pourtant assez pauvre ».

CARL A. KELLER.

OTTO EISSFELDT : *Kleine Schriften*. Dritter Band. Herausgegeben von Rudolf Sellheim und Fritz Maass. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1966, 529 p., 12 planches.

Grâce à la diligence des éditeurs, le troisième tome des « *Kleine Schriften* » du célèbre spécialiste de l'Ancien Testament de Halle vient de paraître. Il contient ses publications des années 1945-1960. Un quatrième volume doit encore paraître, ce qui n'était pas prévu à l'origine, tant est grande l'activité scientifique du professeur O. Eissfeldt, à qui est revenu l'honneur de prononcer le discours d'ouverture au V^e Congrès international de l'Ancien Testament, à Genève, en été 1965 ; cet ultime ouvrage comprendra les études écrites depuis 1961, un registre et la bibliographie complète de l'auteur. — En dehors de quelques travaux consacrés aux antiquités proche-orientales, comme l'œuvre historique de Philon de Biblos (1956) ; Rites et mythes de l'Ancien Orient (1951) ; Cosmogonies phénicienne et grecque (1958) ; Les peintures de la synagogue de Dura-Europos (1957) ou quelques notices biographiques sur les savants qui s'illustrèrent dans la science vétértestamentaire, tels Ernst Sellin, Otto Procksch, Albrecht Alt, René Dussaud, le thème principal des recherches publiées dans ce troisième tome est l'Ancien Testament. — La première étude, préparée en 1945, aux derniers jours de la guerre, évoque les morts tombés sur le champ de bataille, d'après Ezéchiel ; divers comptes rendus ont pour objet la tradition historique d'Israël et il est intéressant de noter le jugement d'Otto Eissfeldt sur les travaux de H. H. Rowley (*Von Joseph zu Josua*, 1951), de M. Noth (*Israël und seine Geschichte*, 1951), de C. H. Gordon (*Recht und Grenze archäologischer Betrachtung des Alten Testaments*, 1954), de Y. Kaufmann, de Jérusalem (*Die Eroberung Palästinas durch Altisrael*, 1955). De nombreuses pages sont consacrées à des psaumes (Psaumes 80, 76, 104, 132, 121) ou à l'étude de problèmes relatifs au Dieu de l'Ancien Testament, ainsi : « Mein Gott » im A.T. (1945) ; Jahwe Zebaoth (1950), une importante mise au point sur cette expression caractéristique de l'A.T. ; Gott und das Meer in der Bibel (1953) ; Non dimittam te, nisi benedixeris mihi (à propos de la lutte de Jacob avec l'ange, d'après Gen. 32) (1957). — Signalons, pour clore cette sèche énumération, l'important exposé sur « Silo und Jerusalem » prononcé au congrès

de Strasbourg (1956) ; l'article capital sur « El und Jahwe », paru en anglais dans le *Journal of Semitic Studies* (1956) et « Biblos Geneseos » (à propos de Gen. 2 : 4a ; 5 : 1 ; 6 : 9, etc.) (1958). Ce nouveau volume rend un éclatant témoignage à la vaste culture du professeur de Halle et aux services éminents qu'il a rendus à la science de l'Ancien Testament.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

JOHN BOWMAN : *The Gospel of Mark. The New Christian Jewish Passover Haggadah*. Leiden, E. J. Brill, 1965, XIV + 393 p. *Studia Post-Biblica*, VIII.

La critique moderne a cherché à définir le « Sitz im Leben » de la tradition évangélique, et de chacune des péripécies prises individuellement. Mais l'apparition des évangiles en tant que tels est demeuré un phénomène mal expliqué. L'auteur reprend donc le problème à la base, conscient toutefois de ce qu'il doit à ses prédécesseurs et à ses contemporains. Selon le professeur Bowman, le premier (en date) des évangiles canoniques est le commentaire cultuel (haggada) de l'Exode. Il a son « Sitz im Leben » dans la célébration annuelle de la Pâque, dans l'Eglise judéo-chrétienne d'expression grecque, à Rome : Jésus-Christ, envoyé par Dieu pour conduire son peuple, dans un nouvel Exode, vers la terre promise, est le nouveau Moïse, mais aussi le Premier-Né mort pour permettre la délivrance du peuple élu. La première partie de l'étude établit la possibilité d'une telle hypothèse. La seconde partie est un commentaire destiné à fonder la thèse dans le détail, et à l'illustrer. Par son information très riche, particulièrement dans le domaine du substrat sémitique des évangiles, par ses dix excursus et ses dix index, ce livre est un ouvrage que consulteront aisément et avec profit même ceux qui ne pourront en accepter la thèse centrale.

DANIEL VON ALLMEN.

J. COMBLIN : *Le Christ dans l'Apocalypse*. Paris-Tournai, Desclée & Co., 1965, XII + 208 p. Bibliothèque de théologie. Théologie biblique, Série III, Vol. 6.

L'Apocalypse tient sa forme de l'apocalyptique juive, mais elle est aussi un retour aux sources plus profondes de la foi d'Israël : l'Ancien Testament. D'autre part, elle est profondément nourrie de la foi de l'Eglise primitive : Jésus était, est et sera la réalisation de toutes les formes d'espérance juive. Conscient dès l'abord du fait que l'Apocalypse dépend de ces deux sources, l'auteur de la présente étude s'attache à démontrer plutôt l'originalité et l'unité de l'Apocalypse, dans sa christologie. Il décèle, au sein de la christologie de l'Apocalypse, deux mouvements, exprimés par deux séries de textes christologiques. La première série est centrée sur la figure céleste du Fils de l'Homme, et exprime le mouvement de Jésus du ciel sur la terre. La seconde série gravite autour du titre, éminemment terrestre, de Christ, et sert à décrire le mouvement de Jésus vers le Royaume. L'originalité de l'Apocalypse tient dans ce renversement. Un troisième titre christologique parcourt toute l'Apocalypse et en fait l'unité : c'est le titre d'Agneau, qui réunit en lui les caractéristiques respectives de l'agneau pascal et du Serviteur de Dieu.

DANIEL VON ALLMEN.

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

Der Glaube der Reformatoren. Luther - Zwingli - Calvin. Edité par Franz Lau. Bremen, Carl Schünemann Verlag, 1964, xv + 482 p. (Klassiker des Protestantismus II, Sammlung Dieterich 267).

Publier un choix de textes sur la foi et la piété des trois réformateurs dans un seul volume est évidemment une entreprise hardie et critiquable. Franz Lau, professeur d'histoire de l'Eglise à l'Université de Leipzig, en est pleinement conscient. Il ne cache pas sa prédilection pour Luther, auquel il consacre la moitié du recueil, et dont il édite notamment des sermons et d'autres ouvrages de spiritualité. Quant à Zwingli, l'éditeur a extrait des parties des « 67 Schlussreden » et du « Commentaire de la vraie et de la fausse religion ». La foi de Calvin est représentée par des textes choisis dans l'« Institution chrétienne ». Tous les textes ont été nouvellement traduits en allemand par l'éditeur. A cela s'ajoute une introduction à la vie et la pensée de chacun des réformateurs ainsi que des notes explicatives au sujet de chaque texte.

HARTMUT LUCKE.

GERHARD EBELING : *Luther.* Einführung in sein Denken. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1964 ; VII + 321 p.

On sait que Gerhard Ebeling n'aime guère les sentiers battus. Son « Introduction à la pensée de Luther » n'est ni une biographie ni un exposé systématique de la théologie du réformateur. Ebeling est à la fois plus modeste et plus exigeant : son propos est de faire ressortir la structure dialectique qui caractérise la pensée luthérienne. L'auteur constate que les antithèses que Luther établit entre la philosophie et la théologie, la lettre et l'esprit, la loi et l'Evangile, la personne et ses œuvres, la foi et l'amour, se trouvent à la fois dans une relation d'opposition radicale et de synthèse. Cette tension n'est pas le produit d'une pensée spéculative, mais l'expression même de la tension qui traverse notre existence. L'homme existe toujours « coram Deo, coram hominibus, coram mundo », et la pensée théologique de Luther ne fait jamais abstraction de cette « coram-Relation », comme l'appelle Ebeling. — Ce livre ne s'adresse pas avant tout à des spécialistes, ni même à des théologiens. Mais le lecteur aura avantage à connaître soi-même la pensée de Luther, afin de pouvoir distinguer celle-ci de l'interprétation d'Ebeling.

HARTMUT LUCKE.

ERNST BIZER : *Frühorthodoxie und Rationalismus.* Theologische Studien, Heft 71. Zürich, EVZ-Verlag, 1963, 77 p.

Cette étude d'histoire de la théologie apporte une contribution fort intéressante au dialogue entre raison et révélation. On a émis, déclare M. Bizer en commençant, déjà bien des théories sur l'origine du rationalisme dans la pensée européenne, mais jamais on n'est remonté assez haut. En fait, on trouve des germes de ce rationalisme déjà dans la première orthodoxie protestante. Ces germes, M. Bizer nous les montre dans quatre œuvres théologiques du XVI^e siècle : Bèze (*Summa totius Christianismi*), Ursinus (*Corpus doctrinae orthodoxae*), Daneau (*Physice Christiana*) et Zanchi (*De operibus Dei intra sex dies creatis*). L'étude poussée qu'il fait de ces quatre œuvres lui permet d'arriver aux conclusions suivantes : 1) pour ces théologiens, il n'y a pas d'opposition fondamentale entre raison et révélation ; les mystères de la foi peuvent être expliqués et

justifiés à partir d'un certain concept de Dieu ; 2) si Dieu, à leurs yeux, est cause première, la nature est conçue comme cause seconde ; elle reçoit, par là, un commencement d'autonomie.

GEORGES BESSE.

Beschreibung des Abendmahlsstreites von Johann Stumpf. Edité par FRITZ BÜSSER. Zürich, Verlag Berichthaus, 1960, 235 p.

Pionnier de la réforme zwinglienne, Johann Stumpf fut à la fois pasteur et historiographe. Nous lui devons la première description en allemand, de la controverse qui opposait alors zwingliens et luthériens au sujet de la Cène. L'ouvrage de Stumpf — écrit en 1538 et achevé en 1562 — est le témoignage d'un homme qui a profondément souffert de la séparation des Eglises issues de la Réforme et de l'impossibilité de ses chefs de parvenir à une entente sur la présence réelle du Christ dans la Cène. Ce chroniqueur possède l'art de commenter les documents cités avec un maximum de sobriété et d'impartialité. Malgré son admiration pour Luther et Bucer, Stumpf voit dans l'esprit autoritaire du premier et le manque de clairvoyance du second les causes principales de l'échec de la concorde de Wittenberg de 1536. — Redécouvert en 1931 par Leo Weisz, le manuscrit vient d'être édité par Fritz Büsser. L'éditeur y a ajouté un appareil critique (p. 163-235) qui fournit toutes explications linguistiques et historiques nécessaires.

HARTMUT LUCKE.

KARL GASTGEBER : *Gotteswort durch Menschenwort.* J. M. Sailer als Erneuerer der Wortverkündigung. Wien, Herder, 1964, 317 p. Wiener Beiträge zur Theologie VII.

Johann Michael Sailer (1751-1832), professeur de théologie pastorale et d'homilétique et évêque de Ratisbonne, a été le rénovateur d'une théologie kérygmatique au sein de l'Eglise catholique romaine. Il était convaincu que le rationalisme et moralisme du siècle des lumières ne pouvait être éliminé de l'Eglise que par un retour à la prédication apostolique et kérygmatique. L'annonce de l'Evangile est le devoir principal de l'Eglise et l'Ecriture est le fondement essentiel de la prédication. « Dieu en Christ le salut du monde », tel est le centre des sermons de Sailer. Rien d'étonnant qu'on lui reprochait de négliger la doctrine des sacrements et de l'Eglise et de s'être par trop rapproché de certains théologiens protestants contemporains, notamment de Lavater. On lui interdisait même de prêcher. — Karl Gastgeber analyse successivement l'état de la prédication au XVIII^e siècle, l'évolution de la pensée théologique de Sailer, sa théologie pastorale et son homilétique, ses prédications et le développement de l'homilétique catholique jusqu'à nos jours. Cette dernière partie révèle l'effort, mais aussi les difficultés éprouvées par la théologie catholique contemporaine pour réconcilier l'efficacité de la Parole de Dieu annoncée avec l'effet de la grâce sacramentelle.

HARTMUT LUCKE.

H. A. SALMONY : *Johann Georg Hamanns metakritische Philosophie.* I. Band : *Einführung in die metakritische Philosophie* J. G. Hamanns. Zollikon, Evangelischer Verlag AG., 1958, 338 p.

Dans cette « introduction » admirablement documentée et écrite avec un soin minutieux, l'exposé de la doctrine philosophique de Hamann est réduit à une esquisse de 80 pages. Le reste est consacré à la biographie, à l'étude des

sources et de l'état des questions, ainsi qu'à des notes abondantes. L'auteur évite de mettre Hamann en système et réfute ainsi les erreurs de nombreux interprètes : le « mage du Nord » n'est pas un saint, mais un pécheur témoin du Christ ; il n'est ni irrationaliste ni existentialiste, mais philosophe du langage (où sont unis entendement et sensibilité) et de la totalité (non systématique, mais paradoxale) de l'existence humaine devant Dieu.

JEAN VILLARD.

FRIEDRICH VON HÜGEL : *Lettres à sa nièce*. Préfacées par Mgr M. Nédoncelle, traduites par Agnès Joly. Paris, Aubier, 1964, 301 p.

Quelle fut la cause de l'influence considérable de von Hügel sur des hommes aussi différents que Tyrell, Brémond, Loisy, Blondel ou Laberthonnière ? Ces lettres adressées à sa nièce Gwendolen Plunket Greene laissent entrevoir, par le détour d'une correspondance familière, une réponse toute provisoire : une soif communicative de Dieu et du Christ, une recherche de l'absolu à travers la diversité des œuvres humaines, une volonté de réformer l'esprit, l'intelligence et le cœur des croyants avant les institutions ecclésiastiques, bref, un souci et une passion « pédagogique » proches de ceux des Pères grecs et des réformateurs de tous les siècles et sensibles au rôle que jouent la culture littéraire et artistique, l'histoire et les sciences dans l'approche de Dieu. Ici le baron poursuit l'éducation d'une de ses nièces selon un programme judicieusement mis au point, qui se réalise sans contrainte et conduit, sans que Hügel l'ait voulu, à la conversion de celle-ci au catholicisme. C'est pour cette raison que ces lettres pleines de charme et de la prévenance de cet esprit cosmopolite que fut Hügel sont plus qu'un document.

GABRIEL WIDMER.

THÉOLOGIE
CONTEMPORAINES

THOMAS F. TORRANCE : *Theology in Reconstruction*. London, SCM Press, 1965, 288 p.

Ce recueil de quinze articles rassemble les dernières recherches du professeur d'Edimbourg. Un thème commun les parcourt : la reconstruction de la pensée théologique conformément à la nature et à la « logique » — pour reprendre l'expression de l'auteur — de l'acte condescendant de Dieu en Jésus-Christ. La théologie a toujours été tentée d'imposer des catégories ou des systèmes inadéquats à celui dont elle voulait témoigner ; sa tâche première est donc de se soumettre à « l'objectivité » fondamentale de la réalité divine, soumission possible seulement parce qu'elle se conforme et obéit à la réconciliation opérée par Dieu en Jésus-Christ et actualisée par le Saint-Esprit. Comme Jésus-Christ est à la fois la Parole de Dieu devenue homme et la parole de l'homme qui répond, c'est en lui que s'enracine le discours théologique, dans l'obéissance en paroles et en actes. — Les critères de ce discours sont constitués par sa conformité à la logique des témoignages bibliques, que l'auteur appelle « analogique », pour indiquer qu'ils dérivent au premier chef de la Parole de Dieu et qu'ils y renvoient constamment, et par sa cohérence interne, qui doit elle aussi exprimer la structure fondamentale de l'acte de Dieu en Christ. Le discours théologique est donc, par essence, dynamique, ou « cinétique », puisqu'il s'insère dans le mouvement de la grâce (cf. les deux articles centraux : *Questioning in Christ* et *The Place of Christology in Biblical and Dogmatic Theology*). — C'est sur ce schéma que l'auteur travaille, chacune de ses études le reprenant et l'approfondissant d'un autre point de vue. On appréciera surtout l'équi-

libre de la pensée, qui, à notre sens, évite aussi bien les écueils du rationalisme (identification de l'objet avec l'appréhension de celui-ci par la pensée), du scepticisme (impossibilité d'établir une quelconque relation de connaissance avec l'objet) et d'une application imprudente de l'*analogia entis* à l'épistémologie (il n'y a pas de relation inhérente entre « the form-structure of reason and the form-structure of being », p. 64). — L'auteur dégage, dans l'histoire de la pensée chrétienne, les positions théologiques déficientes qui n'ont pas observé les critères indiqués. Trois époques ont été marquées par un bouleversement de la cosmologie et de l'épistémologie : les III^e et IV^e siècles, les XVI^e et XVII^e, et notre XX^e. Le lecteur est entraîné dans de passionnants voyages à travers les siècles, où il peut chaque fois assister à la lutte de la saine théologie contre ses perfides et nombreux adversaires, jusqu'à aujourd'hui, où les erreurs du « subjectivisme néo-protestant » et de l'« objectivisme romain » sont clairement dénoncées. Citons, pour la première époque, *The Logic and Analogic of Biblical and Theological Statements in the Greek Fathers* et *Spiritus Creator : A Consideration of the Teaching of St. Athanasius and St. Basil* ; pour la seconde, *Knowledge of God and Speech about Him according to John Calvin* ainsi que l'essai sur la nature et la place de la justification dans la doctrine et la vie réformées. Enfin, pour l'actualité, nous n'indiquerons que la réponse à la *New Reformation* de l'évêque de Woolwich. — Un lecteur du continent sera particulièrement intéressé par la manière que l'auteur a de soumettre l'activité théologique à l'examen d'une méthode scientifique rigoureuse. C'est dans le contexte de la philosophie des sciences, et surtout de la logique mathématique, que le sens et l'importance donnés par l'auteur à l'« objectivité » doivent être compris. A ce propos, l'étude consacrée à l'influence de la théologie réformée sur le développement de la méthode scientifique éclairera certainement le débat entre théologiens et hommes de science. — La problématique de l'auteur débouche naturellement sur la connaissance de Dieu dans la communion de l'Eglise et c'est sur les conditions de cette appréhension ecclésiale de la vérité que le professeur Torrance revient souvent. S'engager dans cette direction, c'est aborder l'étude du rôle du Saint-Esprit, et on se réjouit que ce chapitre ne soit pas, comme c'est l'habitude, salué au passage, mais traité de manière aussi approfondie que les autres.

ETIENNE VISINAND.

EMIL BRUNNER : *La doctrine chrétienne de la création et de la rédemption*. Dogmatique, tome II. Traduction française de Frédéric Jaccard. Genève, Labor et Fides, 1965, 430 p.

On ne résume pas en vingt lignes un des trois forts volumes de cette Dogmatique. Ce serait impertinent tant à l'égard de l'auteur qu'à celui des sujets développés. Aussi bien notre intention est-elle tout autre. Notre désir est de signaler cette traduction élégante, mais fidèle, à tous ceux qui, peu familiers avec la langue allemande, ont reculé jusqu'ici devant la lecture de ce texte. Ils y trouveront des richesses. Tout autant que dans le tome I, voire même davantage encore. En effet ce livre clair et bien ordonné couvre un champ très vaste : il part de la foi au Dieu créateur et des nombreuses questions qu'elle pose ; aborde ensuite le problème de l'homme en tant que créateur, et souligne d'heureuse façon l'importance capitale de l'anthropologie ; examine attentivement la notion de « chute », ainsi que les conséquences du péché ; après quoi l'auteur s'arrête au rapport que Dieu entretient avec le monde (providence,

conservation et gouvernement de l'univers) ; il termine — fidèle à son titre — par un exposé succinct mais très dense relatif à l'œuvre et à la personne du Christ-Jésus. — On se tromperait fort si, à cause de ce déroulement plutôt traditionnel, on s'imaginait ne rien trouver de neuf dans ces quatre cents pages. Très pédagogue, le professeur de Zurich avait opté pour le plan habituel de la dogmatique chrétienne, parce qu'il est le plus clair, le plus logique. Mais le lecteur aura la joie de découvrir la marque originale, personnelle de l'œuvre dans le détail de chacun des chapitres, comme aussi dans les nombreux appendices qui leur font suite : *La foi en la création et la doctrine scientifique de l'évolution* ; *Au sujet de la doctrine de l'« analogia entis »* ; *Au sujet de l'histoire de la doctrine de l'« imago Dei »* ; *L'interprétation typologique de l'A.T.* ; *L'interprétation de Jésus dans « l'eschatologie conséquente »*, etc. — Mais — on ne le dira jamais assez — l'élément personnel de cette Dogmatique réside surtout dans le caractère nettement *missionnaire* de cette théologie. Aux yeux d'Emil Brunner, toute prédication qui se veut efficace *doit* se préoccuper des idées du non-croyant auquel elle s'adresse. Faute de quoi elle ne peut pas l'« accrocher ». Or il faut à tout prix que celui qui apporte le message de Dieu écarte les nombreux obstacles qui se dressent entre l'Évangile et le « païen moderne ». Nous en sommes convaincu, une dogmatique écrite dans cet esprit peut aider beaucoup les chrétiens d'aujourd'hui — pasteurs ou laïcs — dans l'effort de « reconquête » qui s'impose à chacun d'eux.

EDMOND GRIN.

EMIL BRUNNER : *Der Mensch im Widerspruch. Die christliche Lehre vom wahren und vom wirklichen Menschen*. Vierte, unveränderte Auflage. Zürich und Stuttgart, Zwingli-Verlag, 1965, 539 p.

On ne peut que se réjouir de la réimpression de cet important ouvrage, Publié pour la première fois en mars 1937, il a connu deux nouvelles éditions, inchangées, au cours d'un quart de siècle. Depuis un certain nombre d'années, il était, très fâcheusement, devenu introuvable. Convaincu que cet exposé d'anthropologie, qui met si nettement l'accent sur la responsabilité de l'homme, n'a rien perdu de son actualité, l'auteur n'a pas hésité devant une quatrième édition. Son seul regret est que des raisons de santé l'aient empêché de compléter cette étude en utilisant et en signalant les nouvelles publications théologiques. — Si le texte primitif n'a pas varié, le volume comporte pourtant une adjonction des plus intéressantes : un « Geleitwort » de quatre pages, dû à la plume du professeur Helmut Thielicke, de Hambourg. L'auteur de cette nouvelle préface se défend — par délicatesse envers son aîné — de « recommander » un livre qui a marqué dans l'histoire de la théologie dialectique. En revanche, avec beaucoup d'à-propos, il rappelle la double et permanente valeur de cette riche étude : Valeur *historique* d'abord, parce qu'elle se situe en tête d'une longue série de traités d'anthropologie : « L'homme, cet inconnu », d'Alexis Carrel ; les remarquables travaux d'Arnold Gehlen (« Urmensch und Spätkultur »), de Paul Christian (« Personverständnis im modernen medizinischen Denken »), de Teilhard de Chardin et de Portmann. — Valeur *théologique* aussi : cet ouvrage peut rendre des services signalés au prédicateur. La prédication contemporaine est souvent stérile parce que sans lien avec *ce monde-ci* ; elle oublie que tout être humain vit au sein de données très concrètes, qui le mettent aux prises avec des conflits de devoirs, des soucis lancinants, des détresses... Sans s'en rendre compte, le prédicateur tombe dans une sorte de

« docétisme anthropologique » : il passe directement du texte biblique au message qu'il entend délivrer, sans scruter suffisamment la réalité quotidienne dans laquelle son paroissien vit. Or, aux yeux de Thielicke, cette étude de Brunner est particulièrement propre à « vacciner » le pasteur contre ce docétisme d'un genre nouveau, parce que le théologien zuricois ne parle jamais d'un homme abstrait, mais toujours d'un homme enraciné dans sa réalité. — De plus, l'auteur parle des valeurs durables, éternelles, avec une grande simplicité ; c'est là une qualité si rare chez les théologiens, selon Thielicke, qu'elle mérite d'être signalée... et « pratiquée » par quiconque a charge d'âmes.

EDMOND GRIN.

GABRIEL-PH. WIDMER : *L'homme moderne et la théologie*. Strasbourg, Oberlin, 82 p. Préface de Roger Mehl.

Dans un style précis et lyrique, parfois redoutable (cf. p. 75, sur les réunions œcuméniques « où, par un métabolisme satanique, le sang évangélique se tourne en eau » !), l'auteur préconise une méthode théologique inspirée par le Nouveau Testament et l'expérience du XVI^e siècle. Il appelle de ses vœux « quelque chose d'analogue à ce que l'on vit au XVI^e siècle, une refonte des institutions ecclésiastiques avec comme corollaire une transformation du statut politique, économique et social de la société européenne » (p. 29). Conditions de cette refonte : la théologie doit retrouver ses racines dans le Nouveau Testament, grâce aux sciences exégétiques, et dans l'homme moderne, grâce à ces « sciences auxiliaires » que sont la psychologie, la sociologie, la philosophie religieuse, l'économie, etc. Alors, répudiant l'esprit de système et de domination, retrouvant en Jésus le sens de toute existence, de tout travail humain, rejetant les platitudes de l'éclectisme, elle optera pour un « pluralisme conscient de la pauvreté de toute théologie fragmentaire et provisoire » (p. 77). — On souhaite voir l'auteur revenir sur nombre de questions abordées ici de front : l'humanité de Jésus (mais laquelle ?) comme donneuse de sens (p. 45, 50 ss, 72 ss), la participation des laïcs à l'œuvre théologique (p. 65 ss), les frontières respectives de l'Évangile et de la théologie. Mais cette dernière n'a-t-elle qu'à appréhender objectivement, non à interpréter, la prédication chrétienne originelle ? Si la théologie est une « recherche sur la signification de la révélation pour ce temps » (p. 81), est-ce à dire qu'elle n'ait pas à rechercher d'abord la signification originelle de cette révélation ? Et quel est le rapport de ces deux recherches ? — Veillent les pasteurs et les étudiants en théologie ne pas manquer de lire et de méditer l'appel pressant du professeur Widmer.

PIERRE BONNARD.

JOSEPH DE TONQUÉDEC, S.J. : *La critique de la connaissance*. — *La philosophie de la nature*. Première partie : La nature en général, prolégomènes, la substance et l'accident, la matière et la forme, le mouvement, l'espace et le temps, les catégories de l'accident cosmique. Deuxième partie : la nature vivante et connaissante. Paris, B. Lethielleux, 1961, 1956 à 1962, 5 vol. de xxx-565, 105, 279, 186 et 124 p.

Les *Principes de la Philosophie thomiste* du P. de Tonquédec décédé récemment à un âge fort avancé, sont un classique dans l'enseignement de nombreux

séminaires. Leur auteur est l'un des représentants les plus distingués de l'interprétation la plus traditionnelle du thomisme. On se souvient de ses démêlés avec Blondel, de sa sévérité à l'égard de Jaspers. La troisième édition de sa *Critique de la connaissance* est semblable à la deuxième. On en admirera la clarté d'exposition, qu'il s'agisse du Maître ou des objections des adversaires du réalisme. Le plan demeure des plus classiques : connaissance sensible, intellectuelle (idées et jugement), la définition de la vérité, l'induction et la déduction, le syllogisme et la critique. — Le P. de Tonquédec a, par contre, résumé et remanié sa *Philosophie de la nature* en vue de cette réédition, pour tenir compte des travaux récents et de ceux surtout relatifs au délicat problème des rapports entre l'essence et l'existence au niveau de l'être cosmique (cf. la théorie évolutionniste et l'intellectualisme de saint Thomas) et des travaux scientifiques contemporains. Les philosophies de la nature ne sont plus de mode, mais la philosophie d'Aristote connaît aujourd'hui un regain de faveur. Le P. de Tonquédec lui accorde la meilleure part de son exposé. On lira avec intérêt les réflexions de l'auteur à propos de la conception de l'histoire de M. Marrou, ses observations sur Blondel, Bergson, Bachelard au sujet de la notion de substance, de sa pluralité et de sa composition. L'examen du mouvement (les catégories spatio-temporelles) et de l'accident (qualité-quantité, relation...) n'apporte rien de très nouveau. Par contre, l'étude de la nature vivante et consciente donne l'occasion d'une mise au point avec M. Gilson qui ne manque point d'intérêt.

GABRIEL WIDMER.

JACQUES ELLUL : *Le vouloir et le faire*. Recherches éthiques pour les chrétiens. Genève, Labor et Fides, 1964, 219 p.

Voici un livre important pour tout chrétien soucieux de réfléchir sur son action et de remettre en question le problème toujours actuel du rapport de la foi et de la morale. *Le vouloir et le faire* se présente comme une introduction ; le propos y est pourtant ample et la matière des quelque deux cents pages fort dense. L'auteur prend pour critère de sa pensée la révélation biblique. La Bible affirme que l'éthique est le fruit de la rupture avec Dieu : voilà l'idée centrale de l'ouvrage qui apparaît dans la première partie déjà ; l'auteur s'y interroge sur les origines de la morale. Celle-ci est de l'ordre de la chute et du péché : « Le péché n'est donc pas la désobéissance à une morale, c'est la volonté même de fixer cette morale indépendamment de Dieu... » (p. 16). Mais dans la condition de la chute, il faut une morale ; l'homme ne peut y échapper. La morale est de l'ordre de la nécessité. Nous devons donc examiner le rapport du chrétien à la morale. — M. Ellul a élaboré dans la première partie la perspective d'une double morale, naturelle et chrétienne. Il s'oriente dans une deuxième partie à travers certaines morales existant dans le monde. Il nous décrit d'abord les morales théoriques dont il nous donne comme exemples les essais éthiques de l'existentialisme et les valeurs. Puis il analyse les morales vécues et, dans un chapitre très remarquable, la morale technicienne qui admet la Technique pour le Bien, qui remplace le Moral par le Normal et qui instaure le primat de la Réussite. — L'auteur peut ensuite se pencher, dans une troisième partie, sur le problème d'une morale chrétienne, à la fois impossible et pourtant nécessaire. Impossible, car, comme le dit saint Paul, « c'est Dieu qui produit en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir ». Impossible, car, selon la volonté de Dieu, « il ne s'agit pas... de faire le bien, mais d'incarner la foi » (p. 180). Nécessaire pourtant, car l'Eglise est aussi une société humaine, car le chrétien doit parfois agir sans

encore clairement connaître les ordres du Saint-Esprit. Mais l'éthique visée appartiendra toujours au monde, se situera entre la chute et le retour de Jésus-Christ, et ne devra pas se promouvoir en une éthique chrétienne. « Tout ce que nous pouvons tenter sera de décrire une éthique pour les chrétiens, qui restera... dans son rôle de servante, sous la croix et dans l'espérance de son pardon » (p. 216-217).

MICHEL CORNU.

LOUIS JANSSENS : *Liberté de conscience et liberté religieuse*. Paris, Desclée De Brouwer, 1964, 207 p.

Ce livre, qui s'inscrit dans la tradition du personnalisme catholique, s'efforce de cerner la notion de liberté de conscience et de liberté religieuse, qui n'en est qu'un cas particulier. Il s'ouvre sur une étude historique nous présentant le problème tel qu'il a été posé par les principaux théologiens du Moyen Âge. Sur ce fond, l'auteur dégage, essentielle à la liberté de conscience, la valeur irremplaçable de la personne inviolable. Cette personne est à la fois un sujet moral qui doit pouvoir agir en conformité avec son jugement de conscience, et un sujet social dont autrui limite la même liberté de conscience. L'amour, qui est valorisation et volonté de promotion de l'autre, fonde le rapport entre les hommes. L'autorité, les exigences de la collaboration, la justice distributive compléteront cette œuvre d'amour et interviendront pour freiner la liberté individuelle, si cela s'avère nécessaire pour préserver les droits d'autrui. — Ce que l'auteur a admis pour la liberté de conscience, il l'applique à la liberté religieuse et étudie quelques domaines pratiques de la vie catholique : catholicisme et coexistence, catholicisme et collaboration, coparticipation, par exemple. — On regrettera que ce livre, qui témoigne d'une volonté de compréhension certaine, ne mentionne pas l'apport protestant au problème.

MICHEL CORNU.

OEKUMENISCHER RAT DER KIRCHEN. Kommission für Glauben und Kirchenverfassung : *Schrift und Tradition*. Untersuchung einer theologischen Kommission. Hg. von Kristen E. Skydsgaard und Lukas Vischer. Zürich, EVZ-Verlag, 1963, 185 p.

Il s'agit d'un recueil de travaux préparatoires, ayant trait au problème Ecriture et Tradition, destinés à compléter le rapport de la section européenne de la commission théologique chargée d'étudier le thème « La Tradition et les traditions » pour la quatrième conférence mondiale de Foi et Constitution à Montréal en 1963. Le lecteur français trouvera les rapports finals des sections nord-américaine et européenne dans le numéro 68 (1963) de *Verbum Caro*, p. 369 ss. L'essai systématique de J.-L. Leuba au début du volume sur *La Tradition et les traditions* résume, aux dires des éditeurs, la pensée des membres de la section européenne ; c'est en dire l'importance (cf. cet article en français dans le numéro 70, 1964, de la même revue, p. 75 ss). L'article de E. Molland (Norvège) sur *La signification de la recherche historique pour le dialogue interconfessionnel sur Ecriture et Tradition* est un modèle de compendium doctrinal succinct et clair, malgré la complexité du sujet. Dans son travail sur « *Sola scriptura* » et le problème de la tradition, G. Ebeling démontre que l'exclamation défaitiste, répandue dans certains milieux protestants trop pressés de « dialoguer », « *Sola scriptura* has become obsolete », demeure superficielle et qu'un approfondissement ainsi qu'une réinterprétation du sens de la

formule célèbre s'imposent aujourd'hui, ce à quoi l'auteur s'attelle avec patience. Une idée importante est à relever dans *Tradition et Parole de Dieu* de K. E. Skydsgaard : le principe herméneutique de Möhler et de Newman selon lequel le illic et tunc doit être interprété d'après le hic et nunc (la Bible par la tradition, etc.) ne peut être battu en brèche que par un recours décisif à l'eschatologie ; le Dernier, ho Eschatos, est le Seigneur du hic et nunc, car la Bible, bien qu'étant le livre de l'Eglise, témoigne toujours en tant que tel du Royaume qui vient — ce que toute tradition est sans cesse tentée d'oublier (p. 154 ss). Une bibliographie sur le sujet (1930-1962) termine l'ouvrage (G. Pedersen). — De nombreuses fautes d'impression sont à signaler, dont voici les plus malheureuses : page 9 : last *but* not least, et non pas last not least ; page 170, note 4 : αἴψεις et non pas « Lipides » (? !) ; les notes se rapportant au premier article doivent être décalées, car il y a eu télescopage entre la note 1 de celui-ci en page 24 et la note 1 de l'avant-propos en page 170 ; page 31 : De *Praescriptione* Haereticorum, et non pas De Praescriptionibus Haereticorum ; page 183, note 109 : Gal. 1 : 14 et non pas Gal. 1 : 4 ; on n'en finirait pas...

HENRY MOTTU.

JEAN BOSC : *La foi chrétienne. Accords et divergences des Eglises.* Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 137 p.

Ne peut-il pas paraître impossible de vouloir présenter en quelque cent pages la foi chrétienne ? Et pourtant ce petit livre fort clair donne une fidèle représentation de la foi telle qu'elle est vécue par les différentes Eglises représentées au Conseil œcuménique des Eglises et par l'Eglise catholique romaine. La volonté de dialogue propre au mouvement œcuménique y est sans cesse présente. L'auteur commence par une analyse de la foi commune à tous les chrétiens : celle en un même Dieu, en un même Seigneur. Puis il nous présente les différents climats spirituels et les principales divergences doctrinales : Ecriture et Tradition, doctrines de la Grâce et de l'Eglise, des sacrements, en montrant toujours les positions réciproques des Eglises protestantes, de l'Eglise catholique romaine, de l'Eglise anglicane et de l'Eglise orthodoxe ; il s'efforce de comprendre les diverses positions, les intentions de chaque confession. Son désir de découvrir les ouvertures possibles ne lui cache nullement les difficultés multiples qui se dressent sur le chemin de la compréhension mutuelle et il les examine avec lucidité et honnêteté : « ... la recherche d'une authentique unité... implique une tension permanente entre la vérité et la charité » (p. 130). — En nous faisant mieux comprendre les positions d'autrui, ce livre nous éclaire sur nos positions propres et concourt par là même à l'avancement d'un véritable œcuménisme.

MICHEL CORNU.

EBERHARD JÜNGEL : *Gottes Sein ist im Werden.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1965, 120 p.

Jüngel tente de se frayer une voie dans le débat de la théologie protestante actuelle : en 1963, Helmut Gollwitzer publiait *Die Existenz Gottes im Bekenntnis des Glaubens*, où, dans la perspective de K. Barth, il exprimait la crainte que la théologie de Bultmann, notamment chez son disciple H. Braun, ne conduise à identifier l'être de Dieu avec l'événement de la rencontre entre Dieu et l'homme ; pour Gollwitzer, Dieu est en soi et pour soi, bien qu'il soit par ailleurs

à la manière d'un sujet historique. Jüngel, qui est disciple d'E. Fuchs, se demande pourquoi Gollwitzer n'a pas précisé le concept de l'être de Dieu à la lumière du dogme de la Trinité ; il entreprend pour sa part une interprétation paraphrastique de la dogmatique de K. Barth : l'événement de la Révélation, l'être-pour-nous de Dieu, est le fondement de notre connaissance de l'être de Dieu ; en elle, Dieu, dans son être, interprète pour nous son être. « L'être-pour-nous de Dieu, est en tant qu'être relationnel, la répétition de la relation à soi de Dieu en son être en tant que Père, Fils et Saint-Esprit » (p. 117). En ce sens, le devenir doit être « conçu comme le lieu ontologique de l'être de Dieu » (p. 118). Le lecteur pourra se demander si la dogmatique de Barth est un point de départ suffisamment radical pour de telles considérations, si elle se prête à une paraphrase en termes ontologiques, si, enfin, la signification des termes utilisés est si claire qu'elle enlève sa séduction à l'œuvre de Bultmann ou de Braun.

PIERRE-ANDRÉ STUCKI.

HERBERT MESCHKOWSKI : *Das Christentum im Jahrhundert der Naturwissenschaften*. Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 210 p.

BERNARD MOREL : *Dialectiques du Mystère*. Paris, La Colombe, 1962. VII + 135 p. Préface de S. Lupasco.

Vivant dans « une société techniciste » (G. Friedmann), le théologien a besoin d'ouvrages comme celui du mathématicien Meschkowski pour comprendre la problématique de ceux qui l'incarnent : les scientifiques. Avec une clarté remarquable, l'auteur présente l'univers de la science moderne et les mutations qu'elle a subies. C'est avec profit qu'on étudiera les règles de l'extrapolation, de l'induction, et de la généralisation, ainsi que les rapports entre le signe et l'objet signifié, l'image et l'objet imagé. L'ouvrage met en lumière le fossé qui existe entre le mathématicien qui craint de trop affirmer, et le dogmaticien qui en rajoute par crainte de perdre quelque élément du « dépôt de la foi ». Mais l'auteur pose la question : une addition à la Révélation n'est-elle pas aussi contestable qu'une soustraction (cf. p. 114) ? Le dernier chapitre « Der Weisheit Anfang » témoigne de la modestie du savant moderne qui, loin d'être un apprenti sorcier, est plus conscient que tout autre des limites de la connaissance humaine et qui ressent comme une profanation les grands systèmes de la théologie. — Nicolas de Cues était d'avis que les mathématiques offraient à la réflexion théologique des images particulièrement adéquates. Le théologien genevois Bernard Morel s'inscrit résolument dans cette tradition. Il aspire à rompre avec la logique aristotélicienne et ses principes d'identité, de contradiction et du tiers exclu qui n'apparaissent plus aujourd'hui que comme les cas-limites, intemporels et statiques d'une logique dynamique. M. Morel emprunte à S. Lupasco sa « logique du contradictoire ». Pour ce dernier, il existe trois dialectiques matérialisantes. La première est homogénéisante et permet de rencontrer la matière physico-organique ; la seconde est hétérogénéisante et aboutit à la matière vivante. La dernière est médiane, les forces contraires y sont en équilibre contradictoire. Le critique se demande ici si cette dernière dialectique a quelque existence. En termes probabilistes, toute dialectique tend vers l'un ou l'autre extrême. La situation de contradiction absolue est-elle autre chose qu'un cas-limite, au même titre que l'identité aristotélicienne ? — L'intérêt de la recherche de B. Morel est dans sa tentative d'exprimer l'essentiel du mystère chrétien — la création, la chute, le

Verbe, le dogme christologique et le dogme trinitaire — au moyen des catégories de cette logique. La Révélation divine étant toujours véhiculée par le langage humain, on se félicite que des théologiens renoncent à la logique d'hier pour affronter celle d'aujourd'hui. A notre sens, il s'agit là d'une apologétique bien comprise.

CHRISTIAN LALIVE D'EPINAY.

H. CORNÉLIS, O.P., J. GUILLET, S.J., etc. : *La résurrection de la chair*. Paris, Editions du Cerf, 1962, 363 p. Collection « Foi vivante ». Série Catéchèse.

Ce volume s'ouvre sur une enquête relative à la foi en la résurrection avec des réponses de P. Claudel, de G. Marcel entre autres. La contribution la plus originale et la plus dense est celle du P. Cornélis, un spécialiste de l'eschatologie origénienne. Elle présente une étude comparative des diverses croyances sur l'au-delà (Proche-Orient, Orient, Grèce, etc.), les transformations que le monothéisme transcendantaliste hébreu a fait subir à certaines d'entre elles : « la résurrection des morts, selon le judaïsme, est fondée, en dernière instance, sur la seule toute-puissance de Dieu, et l'acte du bon plaisir divin qui la réalisera est de ce fait parallèle à l'acte souverain et inexplicable de la création » (p. 131). Le P. Guillet esquisse une théologie biblique de la résurrection, qui trouve ses prolongements chez les Pères grecs (Clément, Origène...) et latins (Tertullien, Ambroise, Augustin...) en opposition avec l'anthropologie gnostique et philosophique (exposés des PP. Cornélis, Camelot). Le P. M.-A. Genevois, O.P., affirme, dans la conclusion dogmatique de l'ouvrage, l'immortalité de l'âme et le corps spirituel, selon une problématique toute traditionnelle qui ne recouvre pas nécessairement les travaux historiques précédents. Il insiste à juste titre sur la relation entre la résurrection du Christ et celle des chrétiens, tout en faisant une large place à Marie. On peut se demander si saint Paul reconnaîtrait sa pensée dans une interprétation de ce genre : « Saint Paul oppose le corps spirituel au corps psychique, c'est-à-dire animé par une âme occupée de lui : le corps spirituel sera tel, parce qu'animé par une âme intégralement possédée par le Saint-Esprit » (p. 328). Pourtant, l'auteur constate les déviations que peut occasionner la physique antique dans l'interprétation médiévale de l'eschatologie biblique ; il redresse la doctrine de la déification, si souvent confondue avec une théorie de l'extase, par l'affirmation de la pleine humanité du corps glorieux. Louable effort pour discerner le caractère christocentrique de l'eschatologie chrétienne, mais l'importance du Saint-Esprit semble un peu sous-estimée.

GABRIEL WIDMER.

La maternité spirituelle de Marie. Bulletin de la Société française d'Etudes mariales. Paris, Lethielleux, 1959, 157 p.

Ce recueil de cinq études constitue un dossier important que devraient consulter tous ceux qui s'intéressent à la théologie mariale. Il ne s'agit pas ici du problème posé par « Marie Mère de Dieu » (Theotokos) mais du problème religieux de Marie en tant que mère des chrétiens. Dom Frénaud commence par résumer les déclarations des papes relatives à cette maternité ; on arrive à un sommet avec Pie XII qui ne s'est pas contenté de définir l'Assomption mais a institué une fête de la Maternité de Marie et une fête de sa Royauté, associant étroitement la Mère à l'œuvre rédemptrice du Fils. Le R. P. de Goedts

étudie ensuite les bases bibliques de cette maternité spirituelle ; il les trouve dans deux textes de saint Jean : les noces de Cana (2 : 1-11) et les paroles du Crucifié à sa mère et à Jean (19 : 25-27). Mgr Jouassard recherche les premières amorces de cette doctrine dans la tradition ancienne et concède que ces amorces sont fort rares et hésitantes chez les Pères de l'Eglise. Le R.P. Barré explore toute la littérature médiévale et fait un immense bouquet de quelque 80 témoignages résumés dans ces deux formules : *Mater Dei est mater nostra*, *Mater misericordiae est Mater gratiae*. Le R. P. Koehler revient au texte capital de Jean 19 pour en donner les principales interprétations reçues dans l'Eglise pendant les douze premiers siècles et constate que ces interprétations sont restées longtemps plus morales et psychologiques que théologiques. La doctrine de la maternité universelle de Marie ne s'épanouit qu'au XII^e siècle. — Ces travaux érudits qui analysent scrupuleusement d'anciens et pieux textes latins font saisir sur le vif comment la théologie mariale, élaborée très lentement au moyen âge, s'impose peu à peu aux textes bibliques et finit par leur donner une interprétation dont ne s'étaient pas avisés les premiers théologiens et dont ne s'aviseraient pas aujourd'hui les simples lecteurs de la Bible.

VICTOR BARONI.

PAUL CHRISTOPHE : *Les devoirs moraux des riches*. L'usage du droit de propriété dans l'Ecriture et la Tradition patristique. Paris, Lethielleux, 1964, 264 p.

C'est le sous-titre qui définit, mieux que le titre, l'intention de cet ouvrage : définir sur un point précis les fondements scripturaires et surtout patristiques de l'enseignement social de l'Eglise. Cela nous vaut un florilège de textes savoureux d'ordinaire peu accessibles aux non-spécialistes, d'où se dégagent les grandes lignes de l'enseignement de l'Eglise en matière de richesse et de propriété : la richesse en soi n'est pas condamnable, mais elle est bien dangereuse pour qui n'y reconnaît pas l'appel à un devoir plus grand et plus exigeant de charité. La propriété privée est licite, mais elle est limitée par le devoir de justice et d'amour. Elle est intendance au nom de Dieu en vue de soulager les pauvres. « Inutile d'ajouter qu'à une époque où chacun peut être, s'il le veut, au courant de toutes les détresses de l'humanité, l'on ne devrait jamais avoir fini de s'interroger. Loin d'être une justification de toute propriété, la notion patristique d'intendance s'avère recéler des exigences toujours nouvelles » (p. 214). Ce livre, une fois de plus, permet de constater la richesse de la tradition morale chrétienne au sujet de ce que Ricoeur appelle les « relations courtes », et son silence devant les « relations longues ». De sorte que le bon usage de ce livre sera moins d'y chercher des solutions — songeons aux structures du monde des Pères des quatre premiers siècles ! — que de retrouver cette passion de la justice et de la réalité qui animait un Clément d'Alexandrie, un Basile, un Jean Chrysostome ou un Augustin. D'ailleurs aurions-nous le courage de prêcher aujourd'hui dans nos Eglises occidentales avec la même vigueur ? A tous ceux qui pensent que l'Eglise ne doit faire ni politique ni économie et qui pour se justifier recourent volontiers à la tradition et au passé, je recommande vivement ce livre. Aux autres aussi d'ailleurs, même s'ils trouvent à juste titre ce retour aux Pères insuffisant à fonder une réflexion moderne sur la légitimité chrétienne du droit de propriété.

ERIC FUCHS.

Zur Geschichte und Ordnung der Konfirmation in den lutherischen Kirchen. (Aus den Verhandlungen des internationalen Seminars des lutheranischen Weltbundes in Loccum 1961 über Fragen der Konfirmation.) Herausgegeben von KURT FRÖR. München, Claudius Verlag, 1962, 206 p.

Il faut être reconnaissant à la Fédération luthérienne mondiale d'avoir abordé, au cours d'un de ses séminaires d'études, le problème si difficile et si controversé de la confirmation. L'ouvrage dont nous parlons contient les sept travaux qui ont été présentés à Loccum en 1961, un résumé des débats (p. 143-167) et une étude complémentaire sur la méthode et la pédagogie de l'enseignement des catéchumènes (p. 168-206). — Les sept travaux portent d'abord sur l'histoire de la confirmation (Nouveau Testament et Eglise ancienne : G. Kretschmar, Hambourg ; théologie des réformateurs : C. G. Andrén, Lund ; ordonnances ecclésiastiques luthériennes du XVI^e siècle : B. Hareide, Oslo ; piétisme et temps modernes : E. Kansanaho, Helsinki) ; suivent une « théologie » de la confirmation (H. Nyman, Åbo), un inventaire critique de la pratique de vingt-six Eglises luthériennes d'aujourd'hui, dont plusieurs Eglises missionnaires (H. Fehn, Kampå-Romerike, Norvège) et une étude de synthèse de théologie pratique (K. Frör, Erlangen). — Après tant d'autres, cet ouvrage montre la difficulté du problème et la quasi-impossibilité de le résoudre d'une manière qui ne sanctionne ou ne provoque pas un malaise. Le malaise provient surtout de difficultés théologiques et de difficultés sociologiques et pastorales. Les difficultés théologiques portent essentiellement sur le fondement biblique de la confirmation telle qu'on la comprend d'ordinaire (le fondement est nié dans l'ensemble), sur les rapports entre la confirmation et les sacrements du baptême et de la cène, sur le sujet de la confirmation (est-ce l'Eglise qui confirme un être devenu conscient dans l'alliance d'un baptême qu'il a subi dans l'inconscience, est-ce l'Esprit saint qui confirme et fortifie un baptisé pour son témoignage quotidien dans le monde, est-ce un baptisé qui confirme devant Dieu et l'Eglise l'*abrenuntiatio diaboli* et la *confessio fidei* qui ont jadis été dites à sa place — mais alors, qu'en est-il de son baptême s'il ne le confirme pas ?). Les difficultés sociologiques et pastorales portent sur la généralisation du pèdo-baptême (qui n'est pas mis en cause), sur les difficultés à maintenir la thèse piétiste sur la confirmation (le catéchumène assume à ce moment-là les vœux de son baptême) quand la confirmation est elle aussi généralisée et l'est dans une ambiance de déchristianisation, et sur les dangers à sentir se perpétuer la thèse de l'*Aufklärung* qui voit dans la confirmation un rite de puberté donnant prétendument accès à tous les *droits* d'un membre « adulte » dans l'Eglise, mais donnant en fait accès aux droits d'un adulte *aufgeklärt*, c'est-à-dire au droit de renoncer à l'Eglise plutôt qu'au monde. — L'ouvrage luthérien pose bien ces questions. Il est porté par un grand souci de prendre au sérieux la confirmation comme « aide en vue du recours aux moyens de grâce et de la vie dans l'Eglise », pour reprendre la formule de K. Frör (p. 127) qui donne le ton à l'ensemble. Il ne triche pas sur les difficultés exégétiques, historiques, théologiques ; en particulier il ne cherche jamais à faire croire qu'on peut, de manière directe, fonder bibliquement les deux grandes traditions occidentales de la confirmation : celle du Moyen Age catholique-romain et celle du protestantisme (surtout à partir de la fin du XVII^e siècle). En ce sens, cet ouvrage prendra une place en vue dans toute bibliographie sur le sujet. Mais il n'arrive pas à surmonter le malaise que la confirmation laisse dès qu'on la soumet à

une critique théologique exigeante. Ce qui aiderait à surmonter ce malaise, ce serait peut-être, sur le plan *historique*, l'examen approfondi des raisons pour lesquelles, en Occident, la confirmation était réservée à l'évêque, et, sur le plan sociologique et pastoral, le courage de se demander si le pédobaptisme généralisé, légitime en état de chrétienté incontestée, peut encore se justifier quand dans la plupart des cas il est « livré à l'incroyance » — pour parler avec un récent numéro de la belle revue *Parole et Mission*.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

ROGER MEHL : *Décolonisation et missions protestantes*. Paris, Société des Missions évangéliques, 1964, 135 p.

L'accession des jeunes Eglises issues des Missions à l'indépendance, dans le contexte général de la décolonisation, pose à ces Eglises de nombreux problèmes. Il n'en est pas de plus important et de plus intéressant que celui de la « desoccidentalisation » du christianisme. Si l'Occident ne manifestait son empreinte sur ces nouvelles Eglises que sous la forme de types ecclésiologiques, de rites culturels ou de concepts théologiques, il serait relativement facile d'entreprendre et de réussir l'indigénisation du christianisme. Mais le phénomène est bien plus complexe : l'Occident est aussi, qu'on le veuille ou non, lié profondément, pour une large part de lui-même, non seulement au christianisme mais aussi au langage biblique, qui a contribué à le façonner. Renoncer à l'Occident sans renoncer cependant au langage biblique, où la révélation nous est dite, tel est le problème. A certains égards, lire l'Ecriture, c'est devenir occidental : les jeunes Eglises ne doivent pas se faire d'illusion sur ce point. Cette difficulté devient manifeste au niveau de la traduction de la Bible : « Est-ce qu'elle implique une sorte d'occidentalisation de la langue indigène ? » se demande R. Mehl. « Non, car alors la traduction ne serait pas comprise » (p. 75). Ce « non » nous paraît un peu rapide, s'il est vrai, comme le dit lui-même R. Mehl, que « toute traduction de la Bible implique une sorte de conversion intellectuelle de la langue elle-même » (*id.*). Pour comprendre l'Ecriture, il faut au moins se faire un peu sémite et grec... Ce n'est peut-être pas rendre service aux jeunes Eglises de leur faire croire qu'elles pourront éviter ce dur combat. — Mais il va sans dire que ce combat est aussi celui des « vieilles » Eglises pour se dégager de leur propre « indigénisation », c'est-à-dire de leur auguste tradition théologique ! Décoloniser l'Eglise ne concerne pas seulement les jeunes Eglises d'Afrique ou d'Asie ; mais je ne pense pas que le but en soit de s'indigéniser. — C'est dire ainsi mes réticences à l'égard du livre de R. Mehl : ceci n'enlève rien d'ailleurs à sa valeur, qui est de s'être risqué au-devant de ces questions périlleuses, en n'en cachant ni le danger ni l'urgence. Mais à quand un livre sur ce sujet par un théologien africain ou asiatique ?

ERIC FUCHS.

HÉBERT ROUX : *Le Concile et le dialogue œcuménique*. Paris, Editions du Seuil, 1964, 174 p.

Le pasteur Hébert Roux a vraiment pris au sérieux son *ministère* d'observateur au Concile Vatican II. Il a commencé par représenter l'Alliance presbytérienne mondiale et, dès que celle-ci a renoncé à ses services, il a par bonheur été invité par le Secrétariat pour l'unité des chrétiens à poursuivre sa charge.

Les responsables du Secrétariat ont bien mesuré l'importance qu'il y avait à avoir H. Roux à Rome aussi lors des troisième et quatrième sessions du Concile, pour approfondir « un dialogue loyal et positif » (p. 50) entre catholiques romains et *réformés*. — L'ouvrage que nous présentons ici, et dans lequel l'auteur rend compte de sa tâche, rassemble plusieurs articles (dont celui qui a paru en 1964 dans cette Revue) et communications (à l'Assemblée générale du protestantisme français de 1964, au Synode de l'Eglise réformée de France de 1964, à la réunion hebdomadaire de l'épiscopat français de fin novembre 1963 à Rome, etc.). — Je voudrais relever avant tout trois points. Tout d'abord — je pense en particulier aux chapitres intitulés « Exigences d'un dialogue » (p. 61-78) et « Le dialogue avec le catholicisme et la vocation actuelle des Eglises de la Réforme » (p. 79-90) — H. Roux rappelle aux Eglises réformées que même si pour diverses raisons le dialogue avec Rome s'est transformé pendant des générations de part et d'autre en accusations seulement, ou en insinuations malveillantes ou même en silence, il appartient de façon contraignante à leur vocation *originelle* d'interpeller Rome, de dialoguer avec elle. Puisque Rome n'est pas morte de la Réforme, ce dialogue doit reprendre — au risque de mettre sérieusement en question l'antiromanisme qui nous caractérise si souvent de manière presque exhaustive. En ce sens, l'ouvrage de H. Roux nous appelle à une obéissance qui paraît bien être la chance et la garantie de notre avenir historique. — Ensuite je voudrais attirer l'attention sur ce qui, théologiquement, est la contribution la plus sérieuse, la plus pesante de ce livre : l'étude sur « La question mariale et le dialogue œcuménique » (p. 105-141). Après avoir remarqué qu'en fait la dogmatisation de l'assomption de la Vierge, en 1950, n'a pas creusé le fossé infranchissable que l'on craignait, l'auteur examine, à propos de Marie, le problème de l'utilisation de l'Ecriture dans l'Eglise, et, en profondeur, le problème de l'herméneutique (voir aussi p. 101 ss). Il ne saurait être question de résumer ici ce travail. Disons seulement qu'il pourrait fournir une excellente base pour un débat interconfessionnel sur la mariologie. Pour ma part, je serais curieux de savoir sur quel point les romains « attaqueraient ». Peut-être serait-ce en mettant en cause l'anthropologie sous-jacente — elle ne tient peut-être pas assez compte des répercussions de la glorification de Jésus-Christ, dans son *humanité* aussi, pour les hommes qui, par le baptême et la foi, sont implantés dans son corps ressuscité — qu'ils auraient les meilleures chances de nous obliger à avancer dans nos investigations sur ce thème ardu, souvent si inquiétant, mais que l'œcuménisme, qu'on le veuille ou non, nous impose. — Enfin il faut souligner que cet ouvrage est un exemple édifiant (dans le meilleur sens du terme) de ce que l'œcuménisme peut être pour l'Eglise et sa vie quand il est compris non pas comme une convoitise, une corvée ou un calcul, mais comme une obéissance.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

HENDRIK BERKHOF : *Die Katholizität der Kirche*. Zürich, EVZ-Verlag, 1964, 112 p.

Cette œuvre du dogmaticien hollandais, dont la traduction allemande doit être saluée avec joie, comporte quatre parties. — La première expose rapidement l'histoire du terme : dans l'Eglise ancienne (à mon avis, il insiste trop sur une acception avant tout *géographique* de la catholicité, peut-être parce qu'il ne tient pas compte de la mention du terme dans le Martyre de Polycarpe) ; dans l'Eglise romaine actuelle (renouvellement de la problématique par le Père

Congar) ; dans les Eglises de la Réforme (mouvements Haute-Eglise et K. Barth) ; dans l'anglicanisme (exposé des débats inaugurés par *The Gospel and the catholic Church* de A.-M. Ramsay (1936) et par la réponse du congrégationaliste D. Jenkins, *The nature of Catholicity* (1951), débats auxquels participèrent des Anglo-catholiques : G. Dix, Eliot, Hebert, etc., *Catholicity* (1947), des anglicans « évangéliques » : Greenslade, Lampe, Neill, *The Fulness of Christ* (1950) et des non-conformistes : R. E. Davies, T. W. Manson, R. Newton-Flew, *The Catholicity of Protestantism* (1950). — Puis (deuxième partie) l'auteur fait une étude exégétique et doctrinale sur la plénitude comme don et comme but, et (troisième partie) sur le contenu de la catholicité et sur la catholicité comme fondement et achèvement de l'Eglise. Enfin il passe à l'examen pratique de la catholicité (quelle Eglise est catholique ? quels sont les obstacles fondamentaux ou confessionnels à une démonstration valable de la catholicité ?). — La thèse de Berkhof, c'est d'une part que la catholicité de l'Eglise est liée organiquement et obligatoirement à la confession de la glorification et de la seigneurie du Christ (d'où la nécessaire présence d'un souci missionnaire pour qualifier cette catholicité) ; c'est d'autre part que cette catholicité ne peut s'exprimer, sinon dans une structure ecclésiale qui comprendra nécessairement non seulement la foi et les sacrements, mais aussi le ministère. Ce petit livre montre combien positif peut être sur ce thème souvent délaissé chez nous (pourquoi délaissé ? parce que « Die Katholizität... ist ein Predikat der sichtbaren Kirche. Wenn das Interesse für die letztere stirbt, muss auch das Interesse für die erstere erblassen », p. 20) un apport fidèle à ce que la Réforme réformée a voulu.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

PHILIPPE DELHAYE : *La conscience morale du chrétien*. Tournai, Desclée, 1964, 250 p.

Le postulat de ce moderne traité de la conscience est que la conscience est la voix de Dieu en l'homme, un reflet de la sagesse divine. — Après une Introduction, où l'auteur définit les notions (suneidêsis, sunoida, conscience actuelle, conscience habituelle... (p. 7 ss)), le premier chapitre est consacré à l'étude de la notion chez Paul : la conscience juge et norme de soi et d'autrui, identifiée à la personne, la conscience comme obligation d'obéir au jugement de conscience, ou comme critère de charité... L'auteur note l'importance du thème chez l'apôtre (« La théorie de la conscience morale n'a plus fait depuis saint Paul de progrès majeur », p. 31) et son originalité (Delhayé conteste tout emprunt au stoïcisme). — Le deuxième chapitre étudie les notions bibliques voisines : cœur, sagesse, prudence). — A ce propos il faut dire que l'exégèse des textes est vraiment très courte, par refus d'envisager sérieusement le contexte historique. — Les « jalons patristiques » (chapitre 3) autorisent l'auteur à souligner l'optimisme des Pères (mais saint Augustin ?...). Suit l'exposé doctrinal, marqué par la pensée de saint Thomas. Il s'agit de définir d'abord la nature de la conscience morale habituelle, norme *a priori*. On répondra : la syndérèse est l'habitus des premiers principes de l'ordre pratique. Elle fournit à la raison pratique les principes indiscutables (*Somme* I a p. qu. 79 a. 12). Elle ne peut ni se tromper ni faillir (p. 97). Mais que devient cette conscience habituelle dans la pratique ? C'est ce qu'examine l'auteur dans un chapitre de pastorale et de casuistique. Les différents types de conscience sont tour à tour examinées, mais d'une manière tellement formelle que rien dans ce chapitre ne reflète les questions de

l'homme d'aujourd'hui. A cet égard les larges emprunts faits aux travaux de caractérologie de Le Senne accusent encore ce côté formel et de simple classement. — Après quoi on en revient à la conscience actuelle certaine (le jugement de conscience, jugement de licéité et prudentiel) et à la conscience actuelle douteuse (le jugement de licéité en cas de doute et le jugement d'opportunité prudentielle). — Un tel livre ressemble à un herbier : tout est classé, étiqueté, nommé, mais rien ne vit. Une fois pour toutes la conscience morale a été définie, telle qu'éternelle elle est. Un livre précritique, qui ne soupçonne pas que la conscience puisse être mystifiée, masquée, aliénée. Freud est écarté d'un mot et Marx est ignoré. Il reste un excellent manuel à l'usage des séminaires ou des scolasticats.

ERIC FUCHS.

OTTO SEMMELROTH, S.J. : *Le Monde création de Dieu*. Paris, Editions Saint-Paul, 1964, 127 p. Collection « In domo Domini ».

Cet essai est le fruit de conférences données à Bonn en 1961 à la Semaine de l'Association des universitaires catholiques, sur le thème « doctrine de la création et sciences naturelles ». Son intérêt ne saurait échapper à quiconque est familiarisé avec les problèmes que soulève toute théologie de la création, et pourtant le lecteur refermera ce livre avec une certaine déception. C'est que, malgré son effort pour différencier le regard de la science (qui veut faire dire à l'objet ce qu'il est, et risque ainsi de s'aliéner en une connaissance technique anonyme) du regard de la foi (qui arrache le monde à l'anonymat pour lui donner signification de don et de parole adressée à l'homme), malgré l'habileté qu'il met à repenser les problèmes du néant, de l'évolution, de la souffrance, et du cosmos comme prolongement du corps humain, l'auteur n'a pu se dégager de la structure dogmatique thomiste : création-incarnation-rédemption. Si bien que là où l'on attend une perspective relationnelle, appartenant à l'histoire de l'alliance, relevant d'une compréhension christologique et trinitaire de la création, on nous parle de monogénisme, de conditions édéniques, de dons préternaturels et de degrés d'être.

MARC FAESSLER.

JOURDAIN BONDUELLE, O.P. : *La révision de vie*. Situation actuelle. Paris, Les Editions du Cerf, 1964, 264 p.

La révision de vie, on le sait, est devenue peu à peu le signe distinctif d'un certain type de spiritualité au sein du catholicisme moderne. Née dans les mouvements d'Action catholique soucieux d'évangélisation, cette spiritualité a le mérite d'avoir tenté de répondre aux questions de l'engagement des laïcs dans le monde. Là où la spiritualité classique, de type monastique, ne convient plus, où l'examen de conscience se révèle trop individualiste, la révision de vie apparaît comme une réponse bien adaptée aux besoins d'une action qui ne veut mépriser ni l'Evangile ni le monde. Comme l'a dit le P. Hitz, la révision de vie, « c'est une vue de foi sur les hommes et les événements de notre histoire pour y reconnaître cette présence prévenante du Seigneur, acceptée ou refusée par les hommes » (cité p. 228). Il s'agit donc d'apprendre ce regard neuf sur le monde et de l'apprendre en groupe. Le livre du P. Bonduelle s'efforce de faire le point dans le vaste domaine des tentatives d'utilisation de cette nouvelle méthode d'exercices spirituels. Il importe de distinguer la révision de vie de

l'examen de conscience et de la coulpe des moines. Voici les conditions nécessaires : elle s'effectue en équipe, elle prend pour base des faits de vie, elle est en référence constante avec l'Evangile (et tout particulièrement les évangiles), elle suppose un esprit de prière permanent. Si dans révision il y a « revoir » et « réviser », c'est le « revoir » qui importe d'abord et qui importe enfin : le « réviser » vient du et conduit au « revoir ». — Il est impressionnant de lire l'effort fait ici pour ne pas séparer l'Ecriture de la vie ou la vie de l'Ecriture. Derrière ce qui peut apparaître à l'observateur hâtif comme une certaine naïveté dans la pratique de la révision de vie, comment ne pas voir le souci si urgent de définir une authentique spiritualité évangélique pour des chrétiens vivant la sécularisation du monde moderne. Je recommande à l'attention des pasteurs ce livre significatif du renouveau catholique, lui-même fruit de la prise au sérieux du ministère du laïc.

ERIC FUCHS.

HENRY BARS : *Introduction à la foi*. Paris, Beauchêne, 1963, 197 p.

C'est sous la forme d'un entretien entre cinq personnages fictifs que l'auteur nous présente un exposé vivant et non dépourvu de profondeur de la foi chrétienne, et plus particulièrement du dogme catholique, envisagé surtout dans ses aspects difficiles, auxquels s'achoppe l'incrédulité contemporaine. Qu'il s'agisse de la nature de la foi, de la portée des énoncés dogmatiques ou de la vie de l'Eglise, ce petit livre abonde en aperçus intéressants et profonds, en idées nuancées et pleinement ouvertes au courant de renouveau actuel, sans rien d'un intégrisme massif et rebutant. L'accent est mis sur le mystère divin, qu'aucune conceptualisation humaine ne peut véritablement cerner, sans entorse à l'orthodoxie catholique. L'auteur n'esquive pas la confrontation avec le marxisme, et il effleure en passant le teilhardisme. Tout cela très succinctement, bien sûr, comme l'implique la collection dont fait partie l'ouvrage. « Augustinien de tempérament, thomiste par réflexion, goût extrême de l'expérience spirituelle, mais aussi de la rigueur intellectuelle » ainsi nous est présenté, sur la couverture du livre, Henry Bars, déjà auteur de plusieurs écrits : le contenu de ces pages ne dément pas cette présentation. On peut reprocher seulement aux personnages en scène et à l'agencement de leur conversation quelque chose d'un peu artificiel.

RICHARD PAQUIER.

AUGUSTIN CARDINAL BEA: *Pour l'unité des chrétiens*. Paris, Les Editions du Cerf, 1963, 278 pages.

AUGUSTIN KARDINAL BEA: *Die Einheit der Christen*. Herder-Bücherei, 1963, 159 pages.

Ce livre, dont l'édition originale est en italien, et qui est maintenant à la disposition des lecteurs de langue française et allemande, est un recueil de discours, allocutions et interviews du président du Secrétariat pour l'unité des chrétiens institué par Jean XXIII en référence au Concile du Vatican. Le caractère de ce recueil implique inévitablement de nombreuses répétitions, qui deviennent parfois fatigantes. Quant à l'esprit de ces multiples déclarations, on peut le qualifier de paternaliste : beaucoup de charité, de compréhension et d'ouverture envers les « frères séparés », mais dans la perspective de leur

« retour » à l'Eglise romaine, dont il n'est jamais dit qu'elle ait quelque chose de valable à recevoir d'eux, ni qu'elle ait à changer elle-même, sinon dans quelques infimes détails. Le mot célèbre de Jean XXIII : *aggiornamento*, n'est même jamais prononcé, non plus que la formule de prière de l'abbé Couturier. Y a-t-il un lapsus à la page 92, où nous lisons que « ce mouvement (œcuménique) est né de l'Eglise catholique ? » La meilleure partie du livre est sa conclusion : la marche de l'Eglise selon saint Paul. Mais l'ensemble du recueil fournit quantité de renseignements pour les œcuménistes.

RICHARD PAQUIER.

Parole de Dieu et sacerdoce. Etudes présentées à S. Exc. Mgr Weber, archevêque-évêque de Strasbourg pour le cinquantième de son ordination sacerdotale. Tournai, Desclée et C^{ie}, 1962, 306 p.

Précédée d'une brève introduction biographique sur le jubilaire, cette *Festgabe* comporte dix-huit contributions, au bas desquelles on lit entre autres les noms du P. Congar, d'Urs von Balthasar, de Dom Hilaire Duesberg, de M. Nédoncelle, et d'autres moins connus, dont plusieurs professeurs de Strasbourg. Mgr Weber étant un bibliste notoire, auquel on doit des commentaires des livres sapientiaux et des psaumes, l'ouvrage s'ouvre par quelques contributions d'exégèse, dont la plus marquante est celle du P. Congar, longue de trente-sept pages, sur l'interprétation du pain de vie au chapitre 6 du quatrième Evangile : l'auteur montre comment les Pères n'ont pas même imaginé l'antinomie que l'esprit moderne postule entre le pain de la Parole et le pain sacramentel ; pour eux, ce sont les deux faces d'une même réalité, qui est le Logos incarné. On note également une remarquable étude de H. Cazelle sur le psaume 8, et une autre de J. Schmitt sur les récits de la résurrection. Dans le domaine de la théologie pratique, deux études, signées respectivement J. Wagner et H. Oster, montrent avec force comment la prédication de la Parole s'inscrit obligatoirement dans le cadre de la célébration liturgique et est elle-même liturgie : liturgie de la Parole et liturgie sacramentelle ne font qu'un et actualisent complémentirement et ensemble la présence du Seigneur : « Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Ecriture que vous venez d'entendre », tel est le titre significatif d'une de ces deux contributions. Deux bibliothécaires-archivistes nous livrent, en conclusion, les intéressants résultats de leurs recherches sur l'état du clergé paroissial en Alsace au XV^e siècle et sur celui de l'Eglise à Strasbourg au XVIII^e siècle.

RICHARD PAQUIER.

HISTOIRE

DE LA PHILOSOPHIE

W. K. C. GUTHRIE : *A history of greek philosophy*. Vol. II. *The pre-socratic tradition from Parmenides to Democritus*. Cambridge, University Press, 1965, 554 p.

Ce second volume (voir notre notice dans cette Revue, 1964, III, p. 179-180) nous conduit de Parménide à Démocrite. Dès la préface, l'auteur confesse qu'il s'intéresse « aux hommes plus qu'aux théories, aux philosophes plus qu'aux philosophies » (p. XIII). C'est dire qu'ici encore les problèmes seront centrés sur les personnes et que des allusions aux grands courants de la pensée médiévale ou moderne n'apparaîtront que rarement : la documentation l'emporte sur la spéculation. — Dans le premier volume, l'auteur nous avait présenté

d'avance *Parménide* comme le plus original et le plus profond de tous les penseurs présocratiques (vol. I, p. 172). On s'étonne donc un peu de la relative brièveté du chapitre qui lui est maintenant consacré ; toutefois le maître de l'école éléate ne cesse d'intervenir ensuite comme référence fondamentale, et l'équilibre est ainsi rétabli. Selon Guthrie, qui rejoint ici Jaeger, c'est sur une expérience mystique que ce philosophe aurait fondé son intuition rationnelle ; et celle-ci se résume en une tautologie : « Ce qui est est ». Cet *être* étant objet de la seule raison, les choses sensibles ne *sont* pas : elles relèvent de l'hallucination ou du rêve (p. 75). Entre la voie de la vérité et celle de l'opinion, il n'y a donc aucun intermédiaire. Parménide aurait, de ce fait, « changé la face entière de la philosophie » (p. 76). Mais il aurait payé cher cette exigence de pureté rationnelle en demeurant incapable de relier entre elles les vérités de raison et leurs contrefaçons sensibles. Ce sera l'effort de Platon que de rétablir ce lien en substituant à la dichotomie de son maître une trichotomie (vérité - opinion - ignorance). — L'étude de *Zénon* et de ses fameux arguments permet à l'auteur de discuter certaines interprétations d'Aristote ou des historiens modernes, sans toutefois s'arrêter aux difficultés que soulève cette polémique déroutante et géniale. — C'est à *Empédocle* qu'est consacré le plus long et le plus remarquable chapitre. Rompant avec l'unité parménidienne (car on ne saurait déduire le multiple de l'Un), ce philosophe pose à l'origine du tout quatre « racines », dont les attractions et répulsions s'expliquent elles-mêmes par l'intervention de l'Amour et de la Haine. Il y a donc au total six facteurs, dont quatre sont passifs et deux actifs (p. 159). Ainsi apparaît pour la première fois l'idée d'une force opérant sur la matière. Cette action n'obéit à aucune finalité, et c'est sur ce point que réagiront fortement Platon et Aristote. Empédocle est un voyant-philosophe, et le moderne a quelque peine à entrer dans cette doctrine fondée à la fois sur l'expérience la plus directe, la plus commune, et sur une révélation divine (p. 248). — Avec *Anaxagore*, la séparation de la cause motrice et de la matière mue devient radicale et l'on voit apparaître nettement l'idée d'infini (dans les deux dimensions de grandeur et de petitesse) (p. 289). La thèse des « homéoméries » présente des difficultés qui font l'objet d'un sérieux examen critique. Au total, Anaxagore a retenu la plupart des idées ioniennes, mais il les a modifiées selon la critique éléate en attribuant le mouvement éternel, non à la matière elle-même, mais à une Cause distincte conçue comme *apeiron* (p. 276). — Si *Démocrite* a supplanté en réputation son maître Leucippe, il le doit sans doute à son œuvre écrite, que nous avons perdue, hélas, et qui aurait fait de lui, peut-être, un autre Aristote. Comment ce penseur puissant et fécond est-il parvenu à édifier une logique, une mathématique, une théorie du langage, une poétique, une morale, une politique, une théologie sur une base matérialiste, qui n'admet d'autre réalité que les atomes et le vide, nous devons nous résigner à l'ignorer. Ce qui est certain, c'est qu'il rejoint sur certains points les hypothèses les plus audacieuses de la science d'aujourd'hui. Ainsi, rompant avec la conception cyclique de l'histoire cosmique, il admet l'idée d'un temps infini qui ne cesse de créer et de recréer des univers infiniment variés selon l'infinie variété des atomes et de leurs assemblages. Démocrite ne reconnaissait d'autre loi que la nécessité, mais, en une fort intéressante parenthèse, Guthrie précise le sens de ce mot : pour un Grec de l'époque, le nécessaire n'est pas ce qui relie deux événements par une relation constante, mais ce qui détermine une chose à obéir intérieurement à ses propres lois. La nécessité, c'est la cause immanente. En raison de la complexité des phénomènes, cette cause échappe souvent à notre connaissance ; elle prend

alors le nom de chance ou hasard (*tuchè*) (p. 414-419). — Quant à la prétendue coupure qui séparerait le « naturalisme » présocratique de l'« humanisme » des philosophes postérieurs, l'auteur fait les plus expresses réserves. Dès le début, les philosophes se sont intéressés à l'homme aussi bien qu'à l'univers. Ce qui apparaît comme nouveau, dès la seconde moitié du V^e siècle, c'est une curiosité croissante pour tout ce qui relève de la *phusis* proprement humaine, et c'est aussi une conception relativiste de la diversité des coutumes (*nomoi*) (p. 346-354). — Ce second volume est digne du précédent par la richesse de sa documentation et la clarté de son exposé, et ce n'est pas diminuer son mérite que de signaler, en terminant, une bévue : ce n'est pas à Euripide qu'Aristote reproche d'être physicien plus que poète (*Poét.* 1447 b 19) — il le jugeait, au contraire, « tragique au plus haut point » (*ibid.*, 1453 a 29) — mais à Empédocle (p. 349).

RENÉ SCHAEERER.

J. E. RAVEN : *Plato's thought in the making*. Cambridge, University Press, 1965, 256 p.

Cet exposé, plein de vie et d'agrément, s'adresse à l'étudiant et à l'amateur cultivé. Il abonde en citations et, de l'aveu de l'auteur, il constitue une sorte d'anthologie platonicienne (p. vii). Mais il développe aussi une thèse personnelle, c'est que la théorie des Idées, loin d'avoir été soutenue par Socrate lui-même (ainsi que l'affirmaient Burnet et Taylor), s'est progressivement élaborée dans l'esprit de Platon à partir de présupposés héraclitéens et parménidiens et, plus particulièrement, sous l'influence des milieux pythagoriciens que le philosophe avait fréquentés durant son premier voyage en Sicile. — L'ouvrage se limite aux principaux dialogues de la maturité (sont exclus, les petits dialogues dits socratiques, le *Théétète*, le *Politique*, le *Philèbe* et les *Lois*). Les analyses sont rapides et se bornent à retracer, en ses grands traits, l'évolution de Platon, sans entrer dans un examen spéculatif des problèmes eux-mêmes. Le principal mérite de ce livre est d'inviter à en savoir davantage, à lire Platon et à l'aimer toujours plus.

RENÉ SCHAEERER.

G. E. R. LLOYD : *Polarity and analogy. Two types of argumentation in early Greek thought*. Cambridge, University Press, 1966, 503 p.

L'apparition du raisonnement philosophique en Grèce, au VII^e siècle, pose un problème. Comment expliquer qu'un Anaximandre, un Héraclite, un Parménide aient été capables d'engager la pensée humaine dans cette voie royale, si l'on songe qu'aucune logique n'était encore constituée et que ces premiers philosophes recouraient eux-mêmes à des modes d'argumentation qui nous semblent aujourd'hui singulièrement archaïques ? Parmi ces modes, il en est deux qui jouent un rôle important, la polarité et l'analogie. — I. *La polarité* (qu'il conviendrait, à notre sens, d'appeler plutôt *bipolarité*) implique une référence à des couples de termes antithétiques tels que chaud-froid, sec-humide, pair-impair, droit-gauche, mortel-immortel, mâle-femelle, etc. La pensée présocratique est dominée par de pareilles oppositions. Platon recueillera l'héritage et c'est sur cette base qu'il construira sa dialectique, particulièrement sous la forme dichotomique qu'elle revêt dans les derniers dialogues. Aristote l'utilisera pour les besoins de ses classifications. Sous tous ces aspects, la polarité intervient comme un principe de mise en ordre du réel, de simplification du

complexe. Elle obéit donc à une première exigence de rationalité, qui la distingue du mythe. Toutefois, de Thalès à Aristote une évolution s'est produite : les présocratiques utilisent le procédé de façon sommaire, sans distinguer encore entre les propositions contraires et contradictoires. Platon cherche à préciser dans quelle mesure il est possible d'attribuer à un même sujet des prédicats opposés. Enfin Aristote a le mérite d'analyser de façon critique les types d'opposition et d'exclusion, et de porter l'accent sur le principe du tiers exclu. — Un fait important se dégage de cette progression : l'esprit grec cherche moins à écarter les modes illégitimes de raisonnement qu'à les situer sur un plan inférieur, celui de la rhétorique. C'est ainsi qu'Aristote, dans les *Topiques*, admet le recours à la contradiction en lui reconnaissant une valeur, non de démonstration, mais de persuasion. — II. *L'analogie*, qui se fonde, au contraire, sur la ressemblance de deux termes associés, a pour but d'éclairer le mystérieux par le familier, de saisir l'inconnu à partir du connu. C'est ainsi que l'univers cosmique est interprété selon trois images : celle de l'Etat, celle de l'organisme vivant et celle de l'œuvre d'art. Ces représentations réagissent, elles aussi, contre la figuration mythique ; elles tendent à substituer l'anthropocentrisme rationnel à l'anthropomorphisme religieux en faisant appel à de véritables principes universels. Là encore une évolution s'est produite : ce n'est qu'à partir de Platon qu'apparaît une distinction nette entre l'image et la démonstration ; et Aristote sera le premier à rejeter la métaphore comme facteur d'argumentation. — Après avoir développé ces vues générales, l'auteur passe en revue un certain nombre de cas concrets, en des pages d'un grand intérêt, puis il montre qu'avec les Grecs un nouvel esprit se manifeste dans une prise de conscience croissante des exigences de la pensée rationnelle en face des séductions de l'image. Toutefois les modes anciens persisteront jusqu'à la fin (ex. le vitalisme stoïcien comme interprétation du cosmos). Ce qui a manqué aux Grecs, ce n'est pas le sens de l'abstraction, c'est une vue critique du problème posé par l'articulation du théorique et de l'empirique. — Cet ouvrage témoigne d'un grand effort de documentation et de réflexion. On regrette que l'auteur n'ait pas suivi un ordre plus simplement chronologique ; la disposition par matières ou par thèmes, qu'il a adoptée, l'oblige en effet à revenir constamment sur les penseurs déjà traités. Les conclusions paraissent un peu minces en regard de l'effort d'analyse. Enfin il eût été intéressant — et à mon avis presque indispensable — d'élargir le problème en étudiant les principes de polarité et d'analogie dans leur application au mouvement de la pensée, c'est-à-dire en faisant intervenir, au-delà des oppositions ou des rapprochements statiques de terme à terme, la notion fondamentale de choix, fondée elle-même sur la référence à une norme. Les idées d'alternative et d'option commandent la morale grecque, et la tragédie ne peut guère se comprendre sans elles. Il eût été important de le dire. — Mais, tel qu'il est, cet ouvrage apporte une contribution fort intéressante à notre connaissance des démarches de la pensée antique.

RENÉ SCHAEERER.

ANGEL GONZÁLEZ DE LA FUENTE, O.P. : *Acción y contemplación según Platón*. Concejo Superior de Investigaciones Científicas. Madrid, Instituto « Luis Vives » de Filosofía, 1965, 210 p.

L'auteur s'efforce d'abord d'établir ce qu'il appelle « Structure et dynamisme du monde idéal », c'est-à-dire d'une part la théorie de la connaissance et d'autre part l'architecture dynamique du monde des « idées ». Puis, sous le

thème de « Contemplation et action : mariage ou divorce ? », M. González de la Fuente cherche à démontrer que la théorie et la pratique ne sauraient se séparer l'une de l'autre, mais que le système de Platon (son système, qui englobe sa personne et sa vie) repose sur la tension qui les unit l'une à l'autre. Et c'est précisément cette tension qui est à la base du dynamisme platonicien.

JEAN-PAUL BOREL.

JEAN VANIER: *Le bonheur, principe et fin de la morale aristotélicienne*. Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1965 Textes et Etudes philosophiques, 504 p.

L'auteur justifie son travail en évoquant l'influence d'Aristote au travers des âges et les qualités de la pensée aristotélicienne : la modération et le goût pour l'analyse de la réalité humaine. Le Stagirite propose une morale de la raison, une morale philosophique, qui garde encore sa valeur. Une valeur limitée cependant, car l'auteur de cette thèse de l'Institut catholique de Paris sait que l'homme ne vit pas dans un ordre purement naturel et que le christianisme apporte à l'aristotélisme un complément décisif. Le point de vue de l'auteur est moins celui du philologue que celui du philosophe : il situe son étude sur le plan propre de la philosophie et interprète l'aristotélisme à la lumière d'autres doctrines. En fait, ces doctrines sont surtout celles de Platon et de saint Thomas et l'on regrette que la discussion avec le kantisme ou avec des morales plus modernes occupe si peu de place. Kant ne figure pas dans l'index des noms, ni le mot « liberté » dans l'index des matières ! (Il s'agit pourtant de Kant à la page 275.) L'auteur commence par l'étude de deux questions importantes : le rôle de l'opinion et de l'expérience dans la morale d'Aristote, et l'évolution de la pensée du Stagirite. Sur le premier point, il montre les limites de la certitude morale chez Aristote, et, sur le second, il réfute la thèse évolutionniste radicale. Dans le corps de l'ouvrage, l'auteur a le mérite de souligner la complexité de l'aristotélisme : il distingue la part de l'intelligence et celle de l'affectivité, le souci de l'individu et celui de la collectivité, la morale des hommes d'élite et celle des autres. Il observe un tiraillement entre l'ordre politique et l'ordre spéculatif et une certaine pauvreté de la contemplation aristotélicienne. La morale d'Aristote n'en reste pas moins, selon l'auteur, un humanisme ouvert, orienté vers la recherche de la vérité et la pratique de la justice et capable de nous préparer à recevoir le message évangélique.

FERNAND BRUNNER.

K. ZIEGLER: *Plutarco*. Edizione italiana a cura di Bruno Zucchelli. Traduzione di Maria Rosa Zancan Rinaldini. Brescia, Paideia, 1965, 415 p.

Le magistral article *Plutarchos von Chaironeia* de la *Realencyclopädie* (Pauly-Wissowa), dû à l'impressionnante érudition de K. Ziegler, actuel directeur de l'entreprise, est désormais accessible en tant que monographie séparée. Les avantages que nous offrent ainsi les savants italiens qui se sont consacrés à ce labeur sont multiples : tout d'abord, pour le lecteur latin, le plaisir de n'avoir plus à recourir au texte allemand, cela va de soi, mais aussi la possibilité d'avoir constamment à portée de la main, dans un format plus lisible que les irritantes colonnes de la RE, ce texte essentiel pour qui s'aventure dans un sujet aussi

protéiforme que l'étude de Plutarque ; les éditeurs italiens ont même poussé jusqu'à renvoyer dans des notes en bas de pages le matériel érudit qui vient si souvent interrompre le flux de la pensée dans les articles de la RE. Pourtant, cet ouvrage est mieux qu'une photographie plus accessible de l'original allemand ; les collaborateurs de l'édition italienne en ont fait un instrument scientifique indispensable : il contient en effet, grâce au patient travail du professeur Zucchelli, les compléments bibliographiques sur le sujet, comportant toutes les publications ayant vu le jour jusqu'au premier trimestre de 1965. Ainsi, la consultation de ce *Plutarco* devient une nécessité même pour les érudits germaniques ! Dans leur curiosité ardente qui les pousse à traduire tous les ouvrages de valeur, les savants italiens ont du reste connu des cas plus caractérisés encore¹. On ne saurait donc trop louer le besoin de communication, accompagné d'une volonté de faire progresser nos connaissances, auquel nous devons ce livre. Quand donc un éditeur français se lancera-t-il dans cette voie ? Pour ce même domaine, les étudiants de langue française auraient un urgent besoin de la *Geschichte der griechischen Literatur* de Lesky... que leurs collègues italiens lisent dans leur langue maternelle !

ANDRÉ HURST.

ARTURO RIVERA DAMAS : *Pensamiento político de Hostiensis*. Zürich, Pas-Verlag, 1964, 254 p.

Cet ouvrage s'adresse aux spécialistes, qu'il remplira certainement d'aise par sa clarté, sa précision, sa grande documentation. Deux parties : la première traite des « relations de dépendance vues à la lumière de la pratique », tandis que la seconde les voit « à travers la théorie ». D'ailleurs, bien des faits relevés par l'auteur dépassent le cadre restreint de cette étude et éclairent d'une lumière fort intéressante le XIII^e siècle dans son ensemble.

JEAN-PAUL BOREL.

GUY FOURQUIN : *Les campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Age. Du milieu du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 585 p., graphiques, cartes h.-t. Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris, série « Recherches », vol. X.

Il n'est point habituel de présenter aux lecteurs de la *Revue de théologie et de philosophie* un ouvrage d'histoire économique ; non point un essai de synthèse, mais une thèse érudite, limitée dans l'ordre des problèmes qu'elle aborde, comme dans l'espace géographique et chronologique que lui assigne son titre. Les raisons ne manquent pas, pourtant, qui justifient l'exception née des hasards d'un service de presse. Le livre de M. Fourquin a des mérites scientifiques et une qualité d'écriture qui suffisent à attirer sur lui l'attention même de non-spécialistes. Surtout, il a une valeur exemplaire. Produit parmi les plus récents de l'école historique française, il intègre à un apport documentaire de première main, puisé aux sources manuscrites, l'enseignement des grands médiévistes tels que le regretté Marc Bloch, génial inspirateur d'un vaste courant de

¹ Que l'on songe au *Plautinisches in Plautus*, d'EDOUARD FRANKEL : les érudits recourent actuellement non plus à l'original, mais à la traduction italienne de F. MUNARI : *Elementi plautini in Plauto*, dont les pp. 399-443 contiennent des addenda de l'auteur.

recherches, et ses continuateurs : Robert Boutruche, Edouard Perroy, Georges Duby. De sorte que si la problématique de M. Fourquin n'est pas nouvelle, son ouvrage pose et, dans le cadre donné, résout la plupart des questions soulevées par ses devanciers. — L'historiographie actuelle a fait éclater, pour son plus grand profit, les traditionnelles cloisons à l'intérieur desquelles elle s'était trop longtemps complue. Les histoires du droit, de l'économie, des événements politiques, de la vie religieuse, de la pensée ou de l'art ne sont plus ces chasses gardées sur lesquelles il était interdit au voisin d'empiéter. Certes, techniquement, les spécialités restent nécessaires. Mais la vision de l'histoire a changé, elle est devenue un essai d'explication globale du passé, dans ses structures complexes mais unitaires. Il n'y a qu'une histoire, celle des hommes, dans les multiples aspects, jamais distincts parfaitement, de leur activité. De cette orientation nouvelle de la science historique, M. Fourquin offre un séduisant exemple. Tour à tour économiste, juriste, sociologue, mais toujours fidèle et, je dirai, collé à la réalité historique concrète, l'auteur a su dépasser chacune de ces attitudes particulières. Il a assumé le mouvement même de l'histoire, son dynamisme. — Le sujet, il faut le dire, s'y prêtait particulièrement bien. La fin du moyen âge, du XIII^e au début du XVI^e siècle, est une période — on l'oublie trop souvent — de profonds bouleversements. Une période de crise, dirions-nous, si le caractère momentané d'une telle expression ne s'appliquait mal à un temps si long. Une période de crises — au pluriel — successives, par quoi toutes les structures de la vie humaine sont durement affectées. Est-il besoin de rappeler la grande famine de 1315-1317 ? Ou la redoutable peste noire de 1348, qui a réduit d'un quart, ou peut-être plus, la population de l'Europe ? Ou encore les épisodes de l'interminable guerre de Cent Ans ? La Renaissance, la Réforme ne font qu'exprimer, au-delà, le retour à une vie normale, à un équilibre de l'esprit et à une phase de croissance de la vie matérielle. D'autre part, la région parisienne, c'est à la fois la grande capitale d'un pays qui peu à peu affirme son unité politique et administrative, cité active mais qui consomme énormément ; et une campagne riche en blés et en vins, sur quoi l'emprise de la ville s'affirme davantage d'année en année, modifiant insensiblement, mais sûrement les vieilles structures féodales. Ce problème de relations complexes, difficiles, entre la ville et la campagne, problème clef de l'histoire, est au cœur du livre de M. Fourquin ; la contribution de celui-ci à leur analyse dépasse largement, par sa portée, le champ relativement étroit de cette étude. L'histoire de demain sera peut-être l'histoire des mentalités collectives. M. Fourquin apporte à ce dossier, à peine ouvert encore, des pièces suggestives et fondamentales.

JEAN-FRANÇOIS BERGIER.

Le soleil à la Renaissance. Sciences et mythes. Travaux de l'Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'humanisme. Colloque international d'avril 1963. Paris - Bruxelles, Presses Universitaires, 1965, 585 p.

Cet ouvrage défie les possibilités d'une recension. Nous nous contentons de citer quelques contributions, en particulier celles de M. Ronchi sur l'histoire des lunettes et le très remarquable texte de M. Otto Fleckenstein qui présente un raccourci saisissant sur la science de la Renaissance à l'ère baroque. L'ouvrage dans son ensemble, comprenant à la fois les textes des communications et le

sténogramme des discussions, témoigne à l'évidence de ce fait, que science et philosophie se rencontrent dans une perspective historique, pour le plus grand profit de la culture.

J.-CLAUDE FIGUET.

JEAN MESNARD : *Pascal et les Roannez*. Paris, Desclée De Brouwer, 2 vol., IIII7 p.

Ouvrage monumental consacré à une biographie partielle de Pascal, vaste édifice construit « avec des grains de sable » (p. 15), amassés un à un par une longue patience d'érudit. En effet, puisant une connaissance précise dans des milliers de minutes de notaires, de manuscrits et de factums divers, l'auteur retrace l'histoire d'une amitié qui commença par les jeux du jeune Blaise avec le petit Artus, futur duc de Roannez, et sa sœur Charlotte, auprès de l'église de Saint-Merri — amitié qui ne cessa de croître, en dépit de séparations et d'épreuves, avec ses multiples incidences religieuses, intellectuelles, littéraires, sociales, économiques même. Ainsi Pascal donna une pleine mesure à son intelligence pratique en suscitant, avec le concours de son ami, deux entreprises d'intérêt public : l'assèchement de marais au Poitou et l'établissement des premiers transports publics à Paris, les fameux « carrosses à cinq sols ». D'autre part le duc, converti peu après l'illumination de Pascal, encouragea l'élaboration d'une apologie chrétienne. Quant à M^{lle} de Roannez, qui vécut une vocation religieuse à Port-Royal dans le déchirement provoqué par une opposition massive, elle fit naître les précieuses *Lettres* de Pascal que l'on possède encore. Après avoir fait un sort à des légendes pittoresques sans fondements, comme les imaginaires amours avec M^{lle} de Roannez, Mesnard évoque avec précision le milieu de l'hôtel ducal et anime une multitude de personnages avec lesquels Pascal eut un commerce suivi. Aussi l'auteur fait-il pâlir l'image tendancieuse d'un penseur solitaire, fuyant les vains bruits du monde, pour camper un homme qui, tout mystique qu'il était, resta tourné vers les réalités pratiques jusque sur son lit de mort.

ANDRÉ CONTESSE.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU : *Œuvres complètes*. Edition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. III. *Du Contrat social — Ecrits politiques*. Textes établis et annotés par François Bouchardy, Jean Starobinski, Robert Derathé, Sven Stelling-Michaud, Jean-Daniel Candaux, Jean Fabre. Notices bibliographiques par Bernard Gagnebin. Paris, NRF, 1964, Bibliothèque de la Pléiade, CCLV et 1964 p.

Y aurait-il deux Jean-Jacques ? D'une part l'enfant sensible des Charmettes, le botaniste rêveur de l'île de Saint-Pierre, le persécuté solitaire évoqué dans les *Dialogues* ; et, d'autre part, le législateur nourri de Platon, de Machiavel, de Hobbes et de Montesquieu, le théoricien du droit naturel, l'inspirateur de tous ceux qui, de Robespierre à Fidel Castro, chercheront dans un collectivisme plus ou moins étatisé la voie d'une émancipation pour l'homme. Jean-Jacques est-il « l'apôtre de toutes les libertés morales » ou « le père de toutes les servitudes politiques » ? Cette question, M. Gagnebin la pose dans l'excellente *Introduction* générale qu'il a mise en tête de ce troisième volume (pour les deux premiers volumes, voir nos comptes rendus dans cette Revue, 1959,

III, p. 249-253, et 1962, II, p. 149-151). Il y répond aussitôt en montrant que cette œuvre ambivalente suit un progrès dialectique : « elle a l'idée de liberté individuelle comme point de départ, et celle de volonté générale comme point d'arrivée » (p. xxiv et xxv). Un lien de continuité relie donc étroitement entre eux les deux *Discours*, les *Confessions*, la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile* et le *Contrat social*. Le Rousseau législateur qui nous est présenté maintenant, c'est encore et toujours notre Jean-Jacques. — En introduisant le *Discours sur les sciences et les arts*, M. François Bouchardy dégage avec raison deux données complémentaires auxquelles sa rédaction se trouva liée : un ébranlement affectif qui orienta soudain les puissances du jeune écrivain dans le sens d'une crise religieuse, et les « peines incroyables » que celui-ci, consciencieux à l'extrême, éprouva dans la mise en forme littéraire de cette aveuglante illumination. Chose incroyable : le *Discours* fut considéré par certains, à l'époque, comme un jeu d'esprit ne tirant pas à conséquence. En 1751, le chroniqueur de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres exprima le vœu que l'auteur défendît, en un second discours, la thèse qu'il avait « si bien attaquée par le premier ». Ainsi commençait le long malentendu qui devait accompagner Rousseau toute sa vie. Il s'épuisait, comme Cassandre, à crier des « vérités » que personne ne voulait entendre. — Analyste pénétrant de l'âme humaine, M. Jean Starobinski nous montre dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* une tentative pour remonter en deçà de l'histoire et voir naître l'histoire. Mais cet en deçà, c'est dans son propre cœur que Rousseau le trouve. Le second *Discours* est ainsi une « œuvre-source », une sorte de *Genèse* philosophique, rejoignant, par-delà l'homme de l'histoire, l'homme de la nature en son jardin d'Eden. Hélas, cet homme naturel ne tardera pas à faire mauvais usage d'une liberté qu'il possédait virtuellement et d'une raison qu'il n'avait pas encore eu l'occasion d'exercer. Il prendra conscience de l'opposition du bien et du mal ; il choisira « le malheur de l'existence séparée » ; il deviendra du même coup historique et méchant, sans que Dieu soit pour rien dans cette chute (en ce sens, le *Discours* est une théodicée). — Des vues moins spéculatives et plus documentaires forment l'essentiel des textes rédigés par MM. Derathé, Stelling-Michaud, Candaux et Fabre pour introduire le *Discours sur l'économie politique*, les deux versions du *Contrat social*, les *Ecrits sur l'abbé de Saint-Pierre*, les *Lettres écrites de la montagne*, le *Projet de Constitution pour la Corse*, les *Considérations sur le gouvernement de Pologne* et les *Dépêches de Venise* (recueil de lettres diplomatiques qui, pour la première fois, figurent dans une édition des œuvres de Rousseau). Le lecteur voit se préciser, se nuancer, au fil de ces pages, la pensée politique et morale du philosophe : rejet de la propriété comme fondement de la société civile ; distinction de la « souveraineté » et du « gouvernement » ; retour à l'Antiquité — celle de Plutarque — conçue comme un modèle idéal (Derathé) ; intuition d'un contrat international prolongeant le contrat social et conduisant à une sorte d'universalisme institutionnel inspiré lui-même par un vif sentiment de la réalité européenne ; refus catégorique opposé à la thèse de Hobbes, qui conçoit la guerre comme une exigence naturelle, au profit d'une vision pacifique et alpestre empruntée à l'exemple des cantons suisses (Stelling-Michaud) ; reconnaissance du libre examen, voire du droit à l'hérésie, corrigé par un attachement grandissant à un traditionalisme légal qui fait craindre toujours plus à Rousseau les variations auxquelles la loi peut être sujette en tant qu'expression de la volonté générale (Candaux) ; souci constant d'aller droit aux vérités générales en commençant par « écarter les faits », ce réalisme de l'essentiel élevant Rousseau bien au-dessus des esprits

positifs tels que Grimm, auxquels on l'oppose, et des utopistes avec lesquels on le confond (Fabre). — Il faudrait pouvoir, maintenant, reprendre les textes eux-mêmes, signaler par des exemples la permanence des thèmes à travers l'œuvre entière. Je me contenterai d'un seul rapprochement. Dans cette *Volonté générale* qui se dresse comme une image allégorique au sein de la communauté politique pour affranchir les hommes de leurs servitudes égoïstes, pour éclairer leur raison de « nouvelles lumières », pour échauffer leurs cœurs de « nouveaux sentiments », pour apprendre à chacun d'eux « à multiplier son être et sa félicité en les partageant avec ses semblables » (III, p. 288), ne retrouvons-nous pas une autre figure, celle de l'« amie incomparable » qui régnait en souveraine sur son petit univers rustique de Clarens ? Hélas, la réalité ne va pas aussi loin que la fiction. La *Nouvelle Héloïse* nous conduit à travers des orages dans l'enchantement d'un second paradis, dans cet asile de fraîcheur et de paix que Julie avait su former à l'image de son propre cœur, dans cet « Elisée » où les eaux murmurent, où les fleurs embaument, où les oiseaux chantent (II, 470-478). Les écrits politiques, le *Contrat social* ne nous réservent pas un semblable refuge. Ils nous engagent dans une histoire irréversible où nous connaissons, sans doute, des instants de bonheur, mais nulle félicité durable. Il faut en prendre son parti : les pauvres créatures que nous sommes ne seront jamais admises ici-bas dans le « verger de Julie ».

RENÉ SCHAEERER.

GOTTFRIED MARTIN : *Science moderne et ontologie traditionnelle chez Kant*. Traduit de l'allemand par Jean-Claude Piguët. Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 239 p.

Il faut être reconnaissant à Jean-Claude Piguët d'avoir traduit — et si bien traduit — cet ouvrage original, foisonnant d'idées et de faits. L'originalité réside ici dans le mouvement d'une pensée qui, non contente de soumettre l'œuvre de Kant à une analyse lucide et souvent révélatrice, s'attache à définir cette œuvre dans les relations qu'elle noue avec les grandes intuitions du passé et de l'avenir. Kant nous est constamment présenté comme héritier et comme testateur, et cette double mise en situation est effectuée avec une liberté d'esprit, une faculté d'accueil auxquelles la littérature kantienne ne nous a pas toujours habitués. — *I^{re} partie : Relation et unité*. Des quatre solutions proposées par la tradition concernant la nature de l'espace (substance - accident - relation objective - relation subjective), Kant retient la dernière avec Leibniz. Mais il dépasse Leibniz en attribuant à la pensée mathématique une spontanéité productrice qui annonce les vues de l'axiomatique contemporaine. On lui reproche d'être resté prisonnier d'Euclide. Erreur ! Certes, il affirme que, seule, la géométrie euclidienne peut être réellement construite à la faveur d'une intuition, mais il admet aussi que d'autres géométries sont logiquement possibles, et en cela encore il devance son époque. Concernant l'apriorité de l'espace et du temps, il reprend les vues de Platon, d'Aristote et de Leibniz, mais c'est dans l'esprit de l'homme, et non dans celui de Dieu, qu'il prétend fonder la validité de la géométrie et la réalité empirique des déterminations temporelles. — Sur la nature du monde et la connaissance que l'homme peut en prendre, Platon, Aristote, saint Augustin, Leibniz ont développé des vues théologiques. Kant leur oppose un refus formel, fondé sur la théorie des antinomies. Là encore, il répond au théocentrisme de ses devanciers par un humanisme radical.

Les concepts antinomiques sont les modèles selon lesquels nous nous représentons les choses, et la réussite de Newton permet d'affirmer que cette représentation n'est pas illusoire. Mais rien ne prouve que ces modèles s'ajustent à la réalité de l'en-soi. — La nature se réduit donc à l'ensemble des relations posées par l'esprit humain, elle est « la légalité en tant que telle » (p. 102). Du monde en sa totalité, nous ne pouvons rien dire, car il est la créature de Dieu. En revanche, nous connaissons les phénomènes, car c'est nous qui les créons en vertu du pouvoir dynamique de notre pensée. — Quelle est alors l'unité suprême vers laquelle tout cela converge ? Ici encore, Kant recueille un héritage, celui de Platon, d'Aristote, de saint Thomas, de Leibniz. Mais, en affirmant le caractère transcendantal et phénoménal de cette unité (unité des relations produites par la pensée), il développe une thèse nouvelle, qui est à la fois « un hymne à la puissance créatrice de la raison et une élégie à ses limites » (p. 139). — *II^e partie : L'Être*. On sait que les trois thèmes majeurs de la métaphysique de Kant sont Dieu, la liberté et l'immortalité. Les difficultés soulevées par cette théorie ont suscité des commentaires aussi nombreux que divergents. Sous les variations de la lettre, l'opinion de Kant est pourtant nette, et, entre les deux premières critiques, il n'y a à cet égard « aucune différence » (p. 160) : nous pouvons nous représenter l'absolu, dit Kant, mais par voie d'analogie seulement. Dieu, qui est spontanéité pure (p. 182), créateur *ex nihilo*, nous demeure fondamentalement inconnaissable, car nous ne disposons que d'une spontanéité seconde, et ne créons que dans l'ordre dérivé des phénomènes. Et pourtant nous pouvons appliquer à l'absolu certaines déterminations (unité, causalité, entendement, volonté, etc.), soit par une application vide des catégories, soit par la *via analogiae* (p. 186). En ce sens, nous avons une certaine prise phénoménale sur l'en-soi. Inversement, nous pouvons, avec Aristote (lequel continue Platon) attribuer une certaine valeur d'être aux phénomènes. En résumé, la totalité se distribue pour nous selon trois niveaux ontologiques : l'être de Dieu est pure spontanéité ; l'être des individus et des choses en soi est un mixte de spontanéité et de réceptivité ; l'être des phénomènes est pure réceptivité (p. 225). — Ce résumé ne donne qu'une idée sommaire de la richesse d'un ouvrage qui satisfait à deux exigences trop souvent dissociées : la restitution d'une pensée individuelle dans ce qu'elle a de spécifique, d'irréductible, d'intimement vécu ; et l'examen objectif de certains problèmes tels qu'ils se renouvellent pour eux-mêmes dans leur évolution historique.

RENÉ SCHAEERER.

PAUL MÜLLER : *Untersuchungen zum Problem der Freimaurerei bei Lessing, Herder und Fichte*. Bern, Verlag Paul Haupt, 1965, 90 p. « Sprache und Dichtung », 12.

La rencontre que firent Lessing, Herder et Fichte avec l'idéal et avec la pensée de la franc-maçonnerie anglaise du XVIII^e siècle fournit à l'auteur d'abord l'occasion d'esquisser un rapide historique de cette association. Mais c'est surtout l'influence que cette pensée exerça sur ces écrivains que tente d'analyser P. Müller, et du même coup le retentissement qui en résulta dans les lettres et la pensée philosophique de l'époque. « Le problème de la franc-maçonnerie » chez nos auteurs « se présente comme un combat pour une nouvelle conception de l'homme. » Il faut envisager celui-ci, dorénavant, dans une perspective dynamique et non plus statique. Il est le produit d'une évolution

en constant progrès. Mais cette évolution, selon Lessing, se situe dans une trajectoire allant de la matière à l'esprit, alors que pour Herder elle se fait par l'« humanisation » de la nature, ce que l'homme réalise lui-même en dirigeant ce progrès par référence constante à sa propre image. Quant à Fichte, c'est en l'homme lui-même qu'il faut chercher le point de départ tout autant que l'aboutissement de cette évolution. Cette progression se caractérise par une autonomie grandissante de l'homme, autonomie qui s'achève chez Fichte en une rupture entre la pensée et la réalité objective. C'est bien l'image de l'homme que nous retrouverons dans la littérature et dans les œuvres philosophiques allemandes du XIX^e siècle. Il y aurait là matière, sans doute, à des études beaucoup plus approfondies dont ce cahier trace déjà les grandes avenues.

GEORGES CUÉNOT.

JOSÉ MARÍA SÁNCHEZ RUIZ : *Razón, mito y tragedia*. Ensayo sobre la filosofía de don Miguel de Unamuno. Zürich, Pas-Verlag, 1964, XVI + 322 pages.

L'exacte signification de l'œuvre d'Unamuno est un de ces problèmes qui font couler beaucoup d'encre, sans que du noir de l'encre surgisse une bien grande clarté. Qu'on nous pardonne la plaisanterie : elle plairait certainement à Unamuno, et elle explique ou illustre la difficulté qu'ont rencontrée tous les commentateurs : la pensée de don Miguel est d'abord jeu de mots, paradoxe, construction volontairement et artificiellement contrastée, se détruisant elle-même à chaque page sinon à chaque phrase. De cet aspect-là, il n'y a rien à dire : il faut chercher ailleurs, au-delà, et c'est très délicat. La méthode utilisée par M. Sánchez Ruiz est empruntée à la philosophie thomiste, et elle se fonde sur une remarquable érudition. Elle éclaire bien des points, apporte des suggestions intéressantes, mais laisse l'énigme entière.

JEAN-PAUL BOREL.

KARL SCHLECHTA : *Nietzsches-Index zu den Werken in drei Bänden*. München, Carl Hanser Verlag, 1965, 517 p.

Cet index est le bienvenu. Il avait été annoncé pour 1959 par l'éditeur, mais on sait qu'en pareille matière les promesses sont difficiles à tenir. Il forme un complément indispensable aux trois volumes dont nous avons parlé ici même (1959, I, p. 77-81) et qui avaient suscité d'assez vives polémiques. Il contient : 1) *un répertoire des noms propres et des notions* ; 2) *une liste des aphorismes* groupés par ordre alphabétique ; 3) deux tables de concordances entre les fragments de la *Volonté de puissance* et les mêmes fragments regroupés par Schlechta sous ce titre : *Aus dem Nachlass der Achtzigerjahre*. Notons, à ce sujet, combien il est fâcheux pour le lecteur français que la traduction de la *Volonté de puissance* par Geneviève Bianquis (Gallimard, 1947) ne soit pas pourvue, elle aussi, d'un index analogue en plus des renvois figurant en cours d'ouvrage. Cette traduction contient 2400 aphorismes, c'est-à-dire 1333 de plus que l'édition Schlechta (les aphorismes supplémentaires étant empruntés, semble-t-il, aux volumes IX-XIV de l'édition Kröner). Le lecteur aimerait savoir la raison d'une pareille différence de contenu et, surtout, pouvoir passer sans peine de Schlechta à Bianquis et vice versa. — Concernant le répertoire des noms et notions dans l'édition Schlechta, un rapide contrôle nous a révélé

une lacune qui fera peine aux Genevois : *Amiel*, que Nietzsche mentionne (III, p. 591), n'y figure pas. On regrette également que *Amor fati* figure sous *Amor*, non sous *Fatum*. De même *Moral-Idiosynkrasie* figure à sa place alphabétique, mais n'est pas mentionné sous *Idiosynkrasie* (où l'on trouve en revanche une mention de l'idiosyncrasie dite « intellectuelle »). Mais on aurait mauvaise grâce à chicaner sur ces points de détail un savant courageux auquel nous devons, outre des informations nouvelles et des vues originales sur Nietzsche, une édition claire, élégante et maniable.

RENÉ SCHAEERER.

FRANCISCO GOYENECHEA : *Lo individual y lo social en la filosofía de Ortega y Gasset*. Zürich, Pas-Verlag, 1963, 273 p.

Ce livre présente les avantages et les inconvénients de presque tous les ouvrages écrits par des ecclésiastiques : documentation très sérieuse, méthode d'investigation précise, mais en revanche idée préconçue de ce qui est vrai et de ce qui est faux, qui empêche souvent l'auteur de comprendre par le dedans la pensée d'autrui. Et c'est bien ce qui se passe ici, malgré une attitude plutôt bienveillante à l'égard d'Ortega, souvent démolie en quelques lignes par les champions du catholicisme espagnol officiel. Cette réserve faite, il faut souligner les mérites de l'ouvrage de M. Goyenechea. Tout d'abord, grande clarté d'exposition ; la première partie, qui présente en une centaine de pages l'essentiel de la pensée d'Ortega en la situant dans son époque, est un modèle du genre. Ensuite, un sens aigu de l'évolution de cette pensée — à l'intérieur d'une orientation constante qui est peut-être moins mise en relief, parce que beaucoup plus difficile à saisir, il faut bien le reconnaître. Enfin, précision de l'analyse, abondance des citations, explication très subtile de quelques « articulations » particulièrement délicates des conceptions ortéguiennes. (Ajoutons : remarquable bibliographie.) — Le lecteur apprendra beaucoup de choses sur Ortega, comprendra probablement certains aspects de sa pensée jusqu'ici mal mis en lumière ; peut-être qu'il ne connaîtra pas vraiment Ortega. — Signalons un autre ouvrage sur le même thème : JOSÉ MARÍA HERNÁNDEZ-RUBIO : *Sociología y política en Ortega y Gasset*, Barcelona, Bosch, 1956. Ortega est ici mieux vu et compris « du dedans » — comme lui-même aimait à dire.

JEAN-PAUL BOREL.

Russian philosophy, edited by JAMES M. EDIE, JAMES P. SCANLAN, MARY-BARBARA ZELDIN, with the collaboration of GEORGE L. KLINE. Quadrangle books, 1965, 3 vol., 436 p. 314 p. et 522 p.

Il ne s'agit pas d'une histoire de la philosophie russe, mais d'une anthologie contenant des textes de vingt-sept philosophes russes. Cependant le choix et la disposition des textes, les introductions qui présentent chaque période et chaque auteur, les bibliographies et les index font de ces trois volumes un instrument utile à quiconque s'intéresse à l'histoire de la philosophie russe. Les étapes principales de ce voyage organisé à travers les textes sont la doctrine de Grégoire Skovoroda au XVIII^e siècle, celle des slavophiles et des occidentalisans de la première moitié du XIX^e siècle (vol. I), des nihilistes, des populistes, des critiques de la religion et de la culture dans la seconde moitié du XIX^e siècle (vol. II), des philosophes et théologiens qui au début du XX^e siècle, en Russie ou en exil, ont fait revivre le courant religieux, ou, au contraire, ont continué la pensée marxiste (vol. III). Les éditeurs de cette

anthologie vous guident avec sûreté dans cette Russie qui est européenne sans l'être tout à fait, qui n'a connu le christianisme qu'au X^e siècle, qui n'a vécu sa Renaissance qu'à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle et qui n'a pas connu de culture séculière, indépendante de l'Eglise, avant le XIX^e siècle. Il est attachant de suivre les efforts d'une pensée qui tente d'unir l'influence occidentale et l'héritage byzantin et qui tour à tour se révolte contre la culture occidentale ou s'en inspire exclusivement. Les slavophiles ne gagneront pas la partie, puisque le nihilisme et le populisme peuvent être considérés comme des suites de la pensée française, allemande et anglaise. Il y aura encore sans doute la réaction anti-occidentale des Tolstoï, Dostoïevsky, Leontyev et Rozanov. Il y aura aussi Fyodorov et Solovyov, dont l'œuvre sera continuée en exil par plusieurs penseurs distingués chez lesquels se retrouvera quelque chose de la veine byzantine. Mais la Révolution de 1917 fera de la philosophie russe un commentaire constamment repris du matérialisme dialectique.

FERNAND BRUNNER.

L.-B. GEIGER, O.P. : *Philosophie et spiritualité*, Préface d'Etienne Gilson. Paris, Editions du Cerf, 1963, 2 vol. de 238 et 375 p.

Le P. Geiger est l'un des meilleurs interprètes de saint Thomas de ce temps ; il le considère comme le représentant éminent d'une philosophie de l'Etre comme acte d'exister et principe de l'unité et de la diversité des êtres. On retrouvera dans ce recueil d'articles, les thèmes de ses deux ouvrages capitaux, *La Participation dans la philosophie de saint Thomas* et *Le Problème de l'amour chez saint Thomas*, soit dans les études consacrées à la confrontation des philosophies de l'essence et de l'existence, soit dans celles sur l'ascétisme ou le problème du mal. L'intelligence a la capacité de connaître l'Etre dans son dynamisme et ses virtualités infinies à condition de ne pas confondre l'acte d'être et l'acte comme opération, ni l'Etre premier, l'Unique, l'Exemplaire avec les étants, êtres par participation. Nier la dépendance des êtres par rapport à l'Etre, affirmer leur totale autonomie et leur pouvoir absolu de créer les valeurs comme le fait l'existentialisme, c'est rendre le choix absurde, car il n'y a de jugement préférentiel que là où un ordre intelligible est reconnu comme objectif. Vouloir que le mieux soit, suppose, comme l'avait démontré saint Thomas, une volonté constituée par le bien qui exerce sur elle un attrait et lui confère une énergie dirigée. Le P. Geiger ne se contente pas d'une critique négative de l'existentialisme, il élabore une philosophie fondée sur les exigences d'une conversion de la liberté au service de Dieu et d'autrui. Une telle philosophie méfiante à l'égard de toute idéologie est en prise sur l'histoire ; elle s'efforce de résoudre pratiquement le non-sens du mal par les requêtes de l'amour et de l'ascèse, c'est-à-dire d'un retour de l'homme à Dieu. Elle n'a rien d'un système fermé sur lui-même, mais s'efforce d'être une philosophie pour ce temps, sans rien sacrifier de la technicité philosophique et de l'aspiration religieuse. Les éléments de cette pensée si riche et si rigoureuse étaient dispersés dans plusieurs revues. On saura gré aux amis du P. Geiger de les avoir recueillis et de les avoir groupés sous quatre rubriques conformes aux thèmes abordés par l'auteur : l'être et la connaissance (philosophies de l'essence et philosophies de l'existence, crise de la philosophie, parmi les sujets qui y sont abordés et surtout la remarquable étude sur « Abstraction et séparation chez saint Thomas »), l'existence et la liberté (le cas Sartre, analyse de la liberté), le problème du mal, questions de théologie spirituelle (ascèse et oraison).

GABRIEL WIDMER.

JOHN MACQUARRIE : *Twentieth-Century Religious Thought, The Frontiers of Philosophy and Theology, 1900-1960*. London, SCM Press Ltd., 1963, 391 p.

Qu'offre au lecteur un ouvrage comme celui-ci ? Il se présente comme un panorama, un survol succinct des options théologiques et philosophiques, scientifiques ayant trait à la religion, des débuts du siècle à aujourd'hui. Les noms de Royce, Harnack, Tylor, Freud, Weber, Maritain, Barth, Bonhoeffer voisinent à côté de quantité d'autres. Finalement, le lecteur parvenu à la fin de l'ouvrage, ne va-t-il pas avoir l'impression, comme le relève J. Macquarrie, qui ne fait que citer un théologien du commencement de ce siècle, que l'on est submergé par une multitude de points de vue très différents, sans cohésion et incompatibles les uns avec les autres, et dont aucun ne peut être reconnu comme représentant typique de son temps ? Un tel survol de la pensée contemporaine présente un intérêt certain. Comme ouvrage de référence auquel on aura souvent recours, l'on se remettra rapidement en mémoire les éléments essentiels de la pensée des auteurs dont il est question. L'articulation, les liens et les oppositions entre les différents courants, leur interdépendance apparaissent plus clairement qu'on ne pourrait le penser. Chacun des vingt-trois chapitres de l'ouvrage, conclusion en plus, traite d'un courant ou d'un problème, ou d'un certain nombre de personnalités que l'on peut rapprocher pour différentes raisons. Nous pouvons par exemple prendre le chapitre XV parlant de la physique moderne et de la théologie, où voisinent les noms de Planck, Einstein, etc. Certes, l'exposé des positions reste sommaire. Pour donner un ordre de grandeur, sept pages sont consacrées à la théologie de Barth, Brunner et Cullmann (*Theology of the World in Switzerland*). Mais en fait, les références à l'un ou l'autre de ces théologiens sont nombreuses à travers bon nombre d'autres chapitres de l'ensemble de l'ouvrage. En outre, ce sont des personnalités contemporaines de la pensée catholique, protestante, et de la théologie et philosophie d'expression anglaise, de la philosophie d'expression française, etc., dont il est question, sans aucune exclusive plus ou moins arbitraire. Le volume n'est pas surdimensionné. Il reste facilement maniable, ce qui est, à notre avis, une qualité précieuse. Naturellement, si l'on veut en savoir plus sur tel auteur donné, une lecture directe des sources s'impose. Mais dans le format réduit de l'ouvrage ce qui est essentiel est dit.

HÉRALD CHÂTELAIN.

RAYMOND J. NOGAR : *Science de l'Evolution*. Paris, Casterman, 1965, 352 p. Cahiers de l'actualité religieuse, 20.

La théorie de l'évolution déborde le cadre de la simple étude des espèces pour rejaillir en implications multiples dans le domaine de la réflexion, qu'elle soit philosophique ou théologique. C'est un fait qui s'impose à la conscience humaine et religieuse et non plus seulement à l'étude scientifique. Or il n'a pas encore été établi de synthèse satisfaisante entre ces diverses disciplines. L'intention de l'auteur est précisément de fournir les bases d'une telle entreprise. Quant aux données méthodologiques, elles seront apportées par le thomisme. L'ouvrage présente une information intéressante pour celui qui n'est pas un spécialiste de l'évolution. Peut-être que dans la forme il aurait gagné à être plus aéré, moins compact. Mais surtout, l'auteur repousse au rang d'« idéologies » d'autres essais du même ordre qui auraient cependant mérité plus de considération, tels ceux de Bergson, de Le Roy ou même de Teilhard

de Chardin, qui ne sont qu'à peine cités. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage pose à sa manière les termes d'un dialogue entre les sciences, la philosophie et la théologie, dialogue qui se révèle toujours plus nécessaire et toujours plus urgent. Et de ce point de vue, *Science de l'Evolution* est un ouvrage à lire.

GEORGES CUÉNOT.

ROSE-MARIE MOSSÉ-BASTIDE : *La liberté*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 122 p. (« Initiation philosophique »).

L'auteur va des doctrines qui nient la liberté à celles qui l'affirment. Parmi ces dernières, il distingue principalement les doctrines du libre arbitre, la solution bergsonnienne et les doctrines du choix préalable. Ce plan lui permet de discuter un certain nombre de thèses anciennes ou modernes. Le déterminisme de Spinoza ou de Brunschvicg est insuffisant, car on ne peut éviter l'aveu de la liberté de choix : il y a au moins le choix d'être raisonnable. Mais l'auteur n'accepte pas non plus la liberté d'indifférence (Jean Laporte), ni la thèse de la volonté extérieure aux tendances (W. James), ni celle de l'imprévisibilité de la décision (Bergson). Car la liberté d'indifférence n'est pas nécessairement morale, la doctrine de James n'explique pas d'où vient la volonté opposée au désir, et on ne peut se contenter de l'imprévisibilité pour définir l'acte libre, puisque l'imprévisible peut coïncider avec le nécessaire. Il faut donc en rester à la doctrine du choix. Mais celui-ci ne se fait pas à certains moments ; il est la décision préalable de rechercher la vérité et la valeur. Ce choix, qui est à la racine de notre comportement tout entier, n'a pas lieu avant le temps (Platon), ni hors du temps (Kant), mais en tout temps (Jean Nabert). Dans toutes les expériences négatives, notre liberté demeure comme pouvoir des contraires : ou bien nous restons dans l'état où nous sommes tombés, ou bien nous le refusons en vertu de notre « désir d'être ».

FERNAND BRUNNER.

MICHEL HENRY : *Philosophie et phénoménologie du corps*. Essai sur l'ontologie biranienne. Paris, P.U.F., 1963, 308 p.

De ce qui ne devait primitivement constituer qu'un chapitre sur le problème de la subjectivité et de l'ego est sorti un livre important, suivant de près les deux volumes de *L'Essence de la Manifestation*, publiés dans la même collection. Important, ce livre l'est par l'analyse pénétrante et souvent nouvelle qu'il nous propose de la pensée de Maine de Biran. Ce penseur, le premier, a aperçu le manque de la réflexion philosophique qui ne considérait le corps que comme objet. Biran le déterminera comme un *corps subjectif* (cf. p. 12). Sa réflexion sur l'ego l'avait amené à une « analyse ontologique du concept de subjectivité » (p. 15) dont les résultats l'ont fait reconsidérer le problème du corps sous un angle nouveau. L'apport essentiel du biranisme sera alors celui d'un corps subjectif qui est l'ego lui-même. Cette base permettra à Biran de reprendre, pour le critiquer, le problème du dualisme cartésien des deux substances hétérogènes. — La pensée biranienne, si neuve et si remarquable, a aussi son point faible. Car dans la théorie ontologique du corps manque toute théorie de l'affectivité, de l'imagination. Michel Henry étudie, en s'efforçant toujours de saisir la pensée de Biran dans son intuition profonde, ce problème que pose « l'absence de toute théorie ontologique de la passivité » (p. 220). — Cet ouvrage est aussi important par les larges perspectives qu'il ouvre sur les problèmes du corps en général.

Retenons, de la très riche conclusion, cette exigence que pose l'auteur d'une théorie ontologique du corps. Pour donner précision, rigueur et clarté aux théories que l'on élabore sur le corps, un retour à l'ontologie est nécessaire. La tâche d'une ontologie du corps est de préparer à la description des intentionnalités partielles de la vie corporelle (cf. p. 287), mais elle n'est pas cette description. Son objet est le corps absolu, celui d'où jaillissent toutes ces intentionnalités.

MICHEL CORNU.

ANDRÉ GRANDPIERRE : *Une éducation pour notre temps*. Préface de J. Capelle. Paris, Editions Berger-Levrault, 1963, 280 p.

A travers cet ensemble d'articles écrits en 1962, l'auteur désire donner « un panorama des problèmes posés à la France par une éducation pour notre temps ». Sans aucun doute l'entreprise de M. Grandpierre, grand industriel lorrain, est-elle louable. Fervent gaulliste, il se situe résolument dans une perspective néocapitaliste et « prospective » qui anime les IV^e et V^e Plans français ; ce qui est fort sympathique. Malheureusement son ouvrage appartient curieusement à un genre littéraire que nous avons cru dépassé : l'hagiographie. Ainsi, selon notre auteur, avant 1959 — entendez : avant le général de Gaulle — rien, absolument rien n'a été réalisé en éducation en France. M. Grandpierre, du même coup, réalise le double tour de force de ne même pas citer le plan Langevin-Wallon, ni aucun pédagogue français. Par contre, le lecteur aura le privilège de lire les commentaires des moindres lignes écrites par tous les ministres et les chefs de service du Ministère de l'Éducation nationale depuis 1959. Quant au bilan, il est, selon M. Grandpierre, très positif. L'université manquerait de locaux ? Nullement, car elle est en expansion. L'université devrait être démocratisée ? Pourquoi faire, elle l'est depuis longtemps ! Pour ce, il suffit de compter dans les statistiques les « petits-fils d'ouvriers ». Ainsi tout le monde remonte au prolétaire Adam ! L'université dispose de crédits insuffisants ? On n'en parle même pas. Admettons que ce panorama soit exact. Quels sont cependant les mobiles de cette généreuse politique de l'éducation et de l'emploi ? La diffusion de la culture ? Le perfectionnement technique et professionnel ? Vous n'y êtes pas ! La grandeur, le rayonnement et le prestige de la France, voyons ! C'est pourquoi M. Grandpierre néglige totalement les progrès impressionnants d'autres pays en matière d'éducation et ne daigne citer qu'une seule fois et avec quelle prudence, les États-Unis. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage de M. Grandpierre est fort bien écrit et que la lecture en est bien agréable.

PIERRE FURTER.